Alexandre Dumas

Un coup de feu

et autres nouvelles

BeQ

Nouvelles

Un coup de feu

et autres nouvelles

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 867 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Le Comte de Monte-Cristo
Le meneur de loups
Les mille et un fantômes
La femme au collier de velours
Les mariages du père Olifus
Le princes des voleurs
Robin Hood, le proscrit
Le maître d'armes
Une aventure d'amour
La tulipe noire
L'horoscope
Les compagnons de Jéhu
La reine Margot
Les trois mousquetaires
Le Chevalier de Maison-Rouge
Histoire d'un casse-noisette et autres contes
Récits fantastiques I et II

Un coup de feu

I

Nous étions dans un petit bourg. La vie d'un officier de ligne est connue : le matin, il y a exercice, manège, dîner chez le chef du régiment, ou bien dans une auberge juive ; le soir, le bol de punch et les cartes. Dans ce bourg, il n'y avait pas une seule maison qui reçût, pas un soupçon de promises. Nous nous rassemblions les uns chez les autres, où nous ne voyions que nos uniformes à nous.

Un seul individu non militaire appartenait à notre société. C'était un homme de trente-cinq ans, à peu près ; c'est pourquoi nous le tenions pour un vétéran. Son expérience lui donnait parmi nous une certaine autorité, de même que sa tristesse habituelle, son caractère âpre, sa langue envenimée avaient une grande influence sur nos jeunes esprits. Quelque chose de mystérieux environnait son existence ; il avait l'air d'être Russe, et cependant il portait un nom étranger.

Autrefois, il avait servi dans les hussards, et même très heureusement ; personne n'a jamais connu la cause qui lui avait fait quitter le service et s'installer dans un misérable bourg, où il menait une vie à la fois triste et coûteuse. Il sortait toujours à pied, quelque temps qu'il fit. Il était habillé d'un vieux surtout noir. Il tenait table ouverte pour tous les officiers du régiment : il est vrai que son dîner ne consistait qu'en deux ou trois plats préparés par un vieux soldat en retraite ; mais, en revanche, le Champagne ne tarissait pas.

Nul ne connaissait ni ses moyens ni ses ressources, et personne n'osait l'interroger là-dessus. Sa bibliothèque consistait, en grande partie, en livres militaires et en romans, qu'il prêtait volontiers, sans jamais les réclamer lorsqu'on oubliait de les lui rendre. Il faut dire que, de son côté, il ne rendait jamais les livres qu'on lui prêtait. Sa principale occupation était le tir au pistolet ; les murs de ses chambres, criblés de balles, étaient remplis de trous comme des ruches d'abeilles. Une riche collection de pistolets était le seul luxe de la bicoque qu'il

occupait ; la perfection avec laquelle il maniait le pistolet était telle, que, s'il eût proposé à un des officiers de notre régiment d'abattre une poire posée sur sa casquette, celui-ci eût accepté sans hésitation.

Souvent, dans nos causeries, nous parlions duel : Sylvio – c'est ainsi que je le nommerai – ne prenait jamais part à ces sortes de conversations. Si par hasard on lui demandait : « Vous êtes-vous jamais battu ? » il vous répondait avec aigreur un *oui* bien sec ; mais jamais il ne donnait de détails sur ses duels, et l'on voyait que ces questions lui étaient on ne peut plus désagréables.

Nous étions persuadés que sa conscience lui reprochait une victime de l'art fatal dans lequel il eut pu être professeur. Au reste, il ne nous était jamais venu en tête de le soupçonner de poltronnerie. Il y a, d'ailleurs, des hommes dont l'extérieur seul éloigne tout soupçon de ce genre. Une aventure survint qui nous étonna tous.

Une fois, dix de nos camarades dînaient chez Sylvio ; on buvait comme à l'ordinaire,

énormément. Après dîner, nous suppliâmes le maître de la maison de nous tailler une banque. Il refusa ; rarement il jouait. Néanmoins, poussé à bout par nos instances, il fit donner les cartes, et, après avoir jeté sur la table une cinquantaine de ducats, il commença de tailler. Nous nous groupâmes autour de la table, et le jeu commença. Comme d'habitude, il gardait un profond silence, ne disputait jamais, et jamais n'avait d'explication. Si le ponteur par hasard se trompait, alors il payait ce qui manquait ; si l'erreur avait lieu en sa faveur, il inscrivait.

Nous savions déjà cela depuis longtemps, et nous ne l'empêchions jamais de faire à sa fantaisie ; mais, parmi nous, ce jour-là, se trouvait un officier arrivé depuis peu au régiment ; jouant avec distraction, il plia un paroli ; Sylvio prit la craie et, selon son système, il inscrivit. L'officier, croyant qu'il s'était trompé, voulut avoir une explication ; Sylvio, sans faire attention à la chose, continuait de tailler. L'officier, perdant alors patience, saisit la brosse, et effaça ce qui lui paraissait inscrit en trop. Alors Sylvio prit la craie et refit les chiffres.

L'officier, excité par le vin, le jeu et le rire des camarades, se crut grièvement offensé, et, dans un mouvement de colère, il prit un candélabre et le jeta à la tête de Sylvio, qui, par bonheur, évita le coup.

Nous étions tous confus.

Sylvio se leva, pâle de colère et les yeux flamboyants.

– Monsieur, sortez, je vous prie, lui dit-il, et remerciez Dieu que cela soit arrivé dans ma maison.

Nous n'eûmes aucun doute sur les suites de cette agression, et nous regardâmes d'avance notre ami comme tué. L'officier sortit en disant qu'ayant insulté Sylvio, il était prêt à lui donner telle satisfaction qui lui conviendrait.

Nous continuâmes à jouer quelques minutes encore ; mais, comme nous vîmes que le maître de la maison n'avait plus l'esprit au jeu, nous rentrâmes dans nos logements, en parlant de la prochaine vacance qui ne pouvait manquer d'avoir lieu dans le régiment.

Le lendemain, en nous revoyant au manège, nous nous demandâmes si le pauvre lieutenant était encore de ce monde. En ce moment même, il arriva.

Nous lui fîmes la même question ; mais, à notre grand étonnement, il nous répondit que, jusqu'à cette heure, il n'avait pas entendu parler de Sylvio.

Nous allâmes alors chez Sylvio ; nous le trouvâmes dans la cour, le pistolet à la main, et mettant balle sur balle dans un as collé contre la porte cochère.

Il nous reçut avec le même visage que d'habitude, ne soufflant mot de l'événement de la veille.

Trois jours se passèrent, le lieutenant était toujours vivant.

Nous nous demandâmes si Sylvio ne se battrait point ; Sylvio ne se battit point.

Il se contenta d'une légère explication et fit la paix.

Cela lui nuisit fort dans l'esprit des jeunes

gens. Le manque de courage est la chose qui se pardonne le moins dans le premier âge de la vie, où la bravoure semble le *nec plus ultra* des vertus humaines et l'excuse de tous les vices.

Cependant tout s'oublia peu à peu, et Sylvio reconquit son influence sur nous.

Moi seul, je ne pouvais prendre sur moi de me rapprocher de lui : ayant naturellement l'imagination romanesque, j'étais le plus attaché à cet homme, dont la vie était une énigme, et qui m'apparaissait comme le héros de quelque roman mystérieux. Il m'aimait, ou, s'il ne m'aimait pas, du moins avec moi seul laissait-il de côté ses sarcasmes habituels, parlant de toutes choses avec franchise, simplicité et agrément. Mais, après cette malheureuse soirée, la pensée de la tache faite à son honneur, tache qu'il n'avait pas voulu laver, ne me quittait plus et m'empêchait d'être pour lui le même qu'auparavant : il m'était impossible de le regarder en face.

Sylvio était trop pénétrant et trop expérimenté pour ne pas remarquer ma froideur et ne pas en deviner la cause ; il me parut s'en affliger : au

moins, je remarquai que deux ou trois fois il avait eu le désir de s'expliquer avec moi. Mais j'y répugnais, et Sylvio renonça à l'explication.

Depuis ce temps, je ne le revis qu'en présence de nos camarades, et nos conversations intimes cessèrent.

Les habitants des villes ne comprennent pas ces sensations si bien connues des habitants des bourgs et des villages, comme, par exemple, l'arrivée de la poste. Les mardis et les vendredis, la chancellerie de notre régiment était pleine d'officiers : l'un attendait de l'argent, l'autre des journaux, l'autre des lettres : les paquets, d'habitude, s'ouvraient à l'instant même, les nouvelles circulaient, et la chancellerie présentait un tableau des plus animés.

Sylvio recevait ses lettres par la voie de notre chancellerie, et y venait aussi les jours d'arrivée. Une fois, on lui présenta un paquet dont il arracha le cachet avec les marques d'une vive impatience.

En parcourant la lettre, ses yeux lançaient des éclairs ; mais, comme chacun était occupé de ses propres affaires, personne n'y fit attention.

– Messieurs, dit Sylvio, la situation de mes affaires demande que je parte immédiatement. Je pars donc la nuit prochaine, et j'espère que vous ne me refuserez pas de dîner avec moi pour la dernière fois. Je vous attends, vous aussi, et vous attends absolument, dit-il en s'adressant à moi.

En disant ces mots, il sortit précipitamment, et nous, de notre côté, nous nous retirâmes en nous disant que nous nous rendrions à son invitation.

J'arrivai chez Sylvio à l'heure indiquée, et j'y trouvai presque tout le régiment : ses effets et même ses meubles étaient déjà emballés, et il ne restait que les murs criblés de balles.

Nous nous mîmes à table. Le maître de la maison était de joyeuse humeur, et bientôt sa gaieté nous gagna tous : les bouchons sautaient, les verres se remplissaient, et nous souhaitions, du plus profond de notre cœur, bon voyage à celui qui partait.

Il était tard lorsque nous sortîmes de table ; on commençait à se retirer, Sylvio prenait congé de tout le monde, et, au moment où j'allais faire comme les autres, il me dit tout bas :

– J’ai besoin de vous parler.

Je restai.

Lorsque tout le monde se fut retiré, nous demeurâmes en tête-à-tête, et, au milieu du plus profond silence, nous commençâmes à tirer force fumée de nos chibouques.

Sylvio était préoccupé ; il ne lui restait pas trace de sa gaieté nerveuse. Une pâleur livide, des yeux étincelants, des nuages de fumée qui lui sortaient de la bouche, lui donnaient l’air d’un démon.

Plusieurs minutes s’écoulèrent ; Sylvio rompit le silence.

– Peut-être ne nous reverrons-nous jamais, me dit-il. Avant mon départ, je voudrais avoir une explication avec vous. Peut-être avez-vous remarqué que je m’occupe fort peu de l’opinion que les autres peuvent avoir de moi ; mais vous, je vous aime, et je sens qu’il me serait pénible de vous laisser dans l’esprit une mauvaise opinion de moi.

Il s’arrêta, et commença à bourrer de nouveau

sa pipe. Je me taisais et restais les yeux baissés.

– Cela vous a paru étrange, n'est-ce pas, continua-t-il, que je ne demandasse point réparation à ce stupide ivrogne qui m'avait jeté un candélabre à la tête ? Vous comprenez bien qu'ayant le choix des armes et le droit de tirer le premier, sa vie était dans mes mains, tandis que la mienne ne courait pas grand risque... Je pourrais mettre ma modération sur le compte de ma grandeur d'âme ; mais je ne veux pas mentir : si j'eusse pu le punir sans risquer ma vie, je ne lui eusse point pardonné.

Je regardai Sylvio avec stupéfaction ; un tel aveu me cassait les bras. Sylvio continua.

– Oui, c'est vrai ; je n'ai pas le droit de risquer ma vie. Il y a six ans que j'ai reçu un soufflet, et celui qui me l'a donné est encore vivant.

Ma curiosité était excitée au plus haut degré.

– Ne vous êtes-vous donc point battu ? lui demandai-je. La situation de vos affaires vous aura sans doute éloignés l'un de l'autre ?

– Je me suis battu, répondit Sylvio, et voici la

preuve de notre duel.

Il se leva, et tira d'un carton à chapeau un bonnet de police ; il le mit sur sa tête : il était troué d'une balle à un pouce du front.

– Vous savez, reprit Sylvio, que j'ai servi dans le régiment de hussards de... Mon caractère vous est connu, je suis habitué à être le premier partout. Dans ma jeunesse, ce fut pour moi un irrésistible besoin : de mon temps, il était de mode d'être tapageur, j'étais le premier tapageur de toute l'armée. Nous applaudissions au plus intrépide buveur, j'ai bu plus que le célèbre P..., qui a été chanté par D... Les duels dans notre régiment étaient plus que quotidiens : dans tous les duels, ou j'étais témoin, ou j'étais acteur. Les camarades m'adoraient, et les commandants, qui à chaque moment étaient changés, me regardaient comme un mal incurable attaché au régiment.

» Je me reposais sur mes lauriers, lorsqu'un jeune homme, riche et d'une illustre famille, permettez-moi de taire son nom, entra dans notre régiment. De ma vie, je ne vis homme plus heureux. Figurez-vous la jeunesse, l'esprit, la

beauté, la gaieté folle, la bravoure insouciante, une bourse intarissable, et, de plus, le grand nom qu'il portait ; vous devinez la place qu'il pouvait prendre parmi nous.

» Ma royauté chancelait. En entendant beaucoup parler de moi, il commença de rechercher mon amitié ; je le reçus froidement, il s'éloigna avec indifférence. Je le pris en haine. Son succès au régiment et parmi les femmes me mettait au désespoir.

» Je m'avisai de lui chercher querelle ; mais à mes épigrammes il répondait par des épigrammes plus spirituelles et plus piquantes que les miennes. J'étais forcé de l'avouer, et ma rage en augmentait. Je me fâchais, et lui badinait.

» Enfin, dans un bal chez un seigneur polonais, le voyant l'objet de l'attention de toutes les femmes et surtout de la maîtresse de la maison, qui était en liaison avec moi, je lui dis à l'oreille un injure grossière. Il s'emporta cette fois et me donna un soufflet.

» Nous nous jetâmes sur nos sabres ; les dames s'évanouirent ; on nous sépara, et, la

même nuit, nous partîmes pour nous battre.

» Le jour se levait : j'étais à l'endroit indiqué, en compagnie de mes trois témoins ; avec une impatience fébrile, j'attendais mon ennemi, dont j'eusse voulu hâter l'arrivée. Le soleil du printemps se montrait au-dessus de l'horizon, et sa chaleur commençait à se répandre, lorsque j'aperçus mon adversaire ; il venait à pied, portant son habit d'uniforme au bout de son sabre, et accompagné d'un seul témoin.

» Nous allâmes à sa rencontre ; il s'approcha de nous, tenant à la main sa casquette pleine de merises.

» Les témoins nous mesurèrent douze pas.

» J'avais le droit de tirer le premier ; mais l'agitation de mon pouls était telle, que je n'étais plus sûr de ma balle, et que j'insistai pour que ce fût lui qui fit feu le premier.

» II refusa.

» Nous décidâmes que l'on s'en rapporterait au sort.

» La chance fut pour ce favori du bonheur.

» II visa et perça ma casquette.

» C'était à moi de tirer. Enfin je tenais sa vie entre mes mains. Je le regardai avec avidité, en tâchant de saisir en lui au moins l'ombre d'un frémissement. Il attendait mon coup de feu en mangeant ses merises, qu'il tirait de sa casquette, et dont il soufflait les noyaux, qui venaient tomber jusqu'à mes pieds.

» Son sang-froid m'exaspéra.

» – Quelle nécessité, me demandai-je, d'ôter la vie à un homme auquel la vie paraît si indifférente ?

» Une mauvaise idée me traversa le cerveau ; j'abaissai mon pistolet.

» – Je crois, lui dis-je, que vous n'êtes pas préparé à la mort, déjeunant aussi agréablement que vous le faites. Permettez-moi donc de vous laisser achever votre repas.

» – Vous ne me dérangez nullement, monsieur ; mais faites comme vous voudrez. Vous avez un coup à tirer sur moi ; que vous le tiriez maintenant ou plus tard, je serai toujours à

votre disposition.

» Je me retournai vers les témoins en leur disant :

» – Je ne tirerai pas aujourd'hui.

» Et le duel fut fini.

» Je pris mon congé, et je me retirai dans ce bourg, où pas un jour ne se passa depuis ce temps sans que je pensasse à la vengeance. Maintenant, l'heure est arrivée.

Sylvio tira de sa poche la lettre qu'il avait reçue le matin, et me la donna à lire.

Quelqu'un – il me parut que c'était son homme d'affaires – lui écrivait que la personne en question se préparait à se marier avec une charmante jeune fille.

– Vous devinez, continua Sylvio, quelle est la personne en question. Eh bien, je pars pour Moscou, et nous verrons s'il envisage la mort avec autant de sang-froid demain ou après-demain que le jour où il mangeait des merises.

En disant ces mots, Sylvio se leva, jeta sa casquette à terre, et commença à marcher de long

en large dans sa chambre comme un tigre dans sa cage.

Je le suivais des yeux sans bouger ; des idées étranges et opposées se heurtaient dans son esprit.

Le domestique entra en disant que les chevaux étaient prêts. Sylvio me serra la main, nous nous embrassâmes ; il s'assit dans un petit chariot, où étaient chargés seulement deux choses : un sac de voyage, une boîte de pistolets.

Et la voiture partit au galop.

II

Plusieurs années s'étaient écoulées ; la situation de mes affaires me forçait d'habiter un petit village du district de N... Quoique je m'occupasse de ma maison, je n'en regrettais pas moins ma vie d'autrefois, si gaie et si insouciante. La chose surtout à laquelle je ne pouvais m'habituer, c'était de passer les longues soirées du printemps et de l'hiver dans une solitude

absolue. Je trouvais encore moyen de tuer le temps jusqu'au dîner, soit en causant avec mon starosta[1], soit en visitant mes champs, soit en inspectant des bâtisses nouvelles, que je faisais exécuter ; mais, du moment où le soleil s'abaissait vers l'horizon, je ne savais plus que devenir.

Le peu de livres que j'avais pu trouver dans les secrétaires, sous les commodes et dans mon garde-meuble, je les connaissais déjà par cœur ; tous les contes que pouvait se rappeler ma ménagère Kirolovna m'avaient été racontés depuis longtemps ; les chants de mes villageoises avaient fini par ne plus m'inspirer que de la mélancolie. Il y eut un moment où j'eus recours à la liqueur de cerises ; mais cette liqueur me brisait la tête, et, à vous dire le vrai, j'avais peur de devenir ivrogne *de malheur,* la pire espèce d'ivrogne que je connaisse et qui foisonne dans notre district.

De proches voisins, je n'en avais pas, excepté

[1] Maire de village, qui est souvent esclave malgré ce poste éminent.

deux ou trois ivrognes *amers,* dont la conversation consistait, le plus souvent, en hoquets et en soupirs ; enfin, je me dis que la meilleure des choses que je pusse faire était de me coucher de bonne heure en dînant le plus tard possible.

En conséquence, j'allongeai mes jours et diminuai mes soirées.

À la distance de quatre verstes de ma maison se trouvait une riche propriété appartenant à la comtesse B... ; mais, dans cette propriété, l'intendant vivait seul. La comtesse y était venue un mois à peine la première année de son mariage ; cependant, au second printemps de ma solitude, le bruit courut que la comtesse viendrait avec son mari passer l'été à la campagne ; et, en effet, au commencement du mois de juin, ils arrivèrent.

L'arrivée d'un riche voisin est un événement pour les campagnards ennuyés. Les propriétaires et leurs serviteurs en parlent deux mois avant et trois mois encore après leur départ. Pour ce qui me concerne, je vous avouerai que l'arrivée de

ma jeune et belle voisine avait causé un grand bouleversement dans ma vie, et que je brûlais d'impatience de la voir. C'est pourquoi, le premier dimanche après son arrivée, j'allai à leur campagne pour me recommander à Leurs Excellences comme leur plus proche voisin et leur plus humble serviteur.

Le laquais me conduisit dans le cabinet du comte et m'y laissa pour aller m'annoncer.

L'immense cabinet était meublé avec le plus grand luxe. Le long des murs étaient rangées des bibliothèques, et sur chaque bibliothèque était un buste en bronze ; la cheminée de marbre était ornée d'une large glace. Sur tout le plancher était étendu un drap vert, et, sur ce drap vert, des tapis. Ayant, dans mon petit coin, perdu l'habitude du luxe, et n'ayant pas depuis longtemps vu la richesse d'autrui, je me sentis pris d'une émotion qui ressemblait à la peur, et j'attendais le comte avec cette étrange sensation d'un solliciteur de province qui attend la sortie du ministre. Les portes s'ouvrirent, et un homme de trente-deux à trente-trois ans, d'une belle et noble figure, entra

dans le cabinet.

Le comte – car c'était lui – s'approcha de moi avec un air franc et amical. Je tâchai de me remettre, je balbutiai quelques paroles d'excuse ; mais le comte m'interrompit.

Nous nous assîmes : sa conversation libre et enjouée me dégagea bientôt de ma sauvage timidité. Je commençais déjà à entrer en possession de moi-même, lorsque je vis tout à coup entrer la comtesse, et me sentis plus troublé que je ne l'avais encore été.

Elle était véritablement fort belle.

Le comte me présenta à sa femme ; je tâchai d'être aimable ; mais plus je voulais me mettre à mon aise, plus je me sentais embarrassé.

Le comte et la comtesse, pour me donner le temps de me remettre de mon émotion, commencèrent à se parler entre eux, et finirent par se comporter avec moi comme ils eussent fait avec une vieille connaissance, c'est-à-dire sans cérémonie aucune. Pendant leur conversation, j'examinais tantôt les livres posés sur les tables,

tantôt les peintures accrochées à la muraille. Je ne suis pas connaisseur en tableaux, mais l'un d'eux attira mon attention.

C'était un paysage de Suisse ; mais ce n'était ni le site que représentait le paysage, ni l'exécution que je regardais : c'était le trou d'une balle se doublant et perçant le tableau.

– Diable ! voilà un beau coup de pistolet ! dis-je au comte.

– Oui, me répondit-il, c'est un coup remarquable, n'est-ce pas ? Et vous, me demanda-t-il, tirez-vous bien ?

– Passablement, lui dis-je : à trente pas, je suis à peu près sûr, avec un pistolet qui me serait connu, de toujours loger une balle dans une carte à jouer.

– Ah ! vraiment ! me dit la comtesse attentive au plus haut degré. Et toi, mon ami, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari, ferais-tu ce que fait monsieur ?

– Nous essayerons, dit le comte. Il y eut un temps où j'étais d'une certaine adresse à cet

exercice ; mais, depuis quatre ans, je n'ai pas touché un pistolet.

– Alors, répliquai-je, je tiens un pari : c'est que vous ne toucherez pas une carte, même à la distance de vingt pas. Le pistolet demande un exercice de tous les jours : ceci, je le sais par expérience. Au régiment, j'étais un des meilleurs tireurs de pistolet ; eh bien, une fois, il arriva que, mes armes étant en réparation, je fus un mois sans m'exercer. Figurez-vous donc, Excellence, que, la première fois que je me remis à tirer, je manquai quatre fois de suite une bouteille à vingt-cinq pas... Oh ! non, Excellence, il ne faut pas se négliger, ou, sans cela, on se déshabitue tout de suite. Le meilleur tireur que j'aie connu avait l'habitude de couper tous les jours, avant son dîner, trois balles sur un couteau. Il s'était accoutumé à cela comme à prendre son petit verre d'eau-de-vie avant le potage.

Le comte et la comtesse paraissaient fort contents que je me lançasse dans la conversation.

– Et comment tirait-il ? me demanda le comte.

– C'est bien simple, lui répondis-je : s'il

arrivait par hasard qu'il vît une mouche sur le mur... – vous riez, comtesse ; je vous jure que je vous dis la vérité ! – il criait : « Cousma, un pistolet ? » Le domestique lui apportait le pistolet tout chargé ; à peine prenait-il le temps de viser : – paf ! – la mouche était écrasée sur le mur.

– C'est merveilleux ! dit le comte ; et comment s'appelait-il ?

– Sylvio, Excellence.

– Vous avez connu Sylvio ? s'écria le comte en bondissant, vous avez connu Sylvio ?

– Comment ne l'aurais-je point connu ? nous étions amis ! Il avait été reçu au régiment comme un camarade ; voilà cinq ans que je n'ai entendu parler de lui ; mais, d'après ce que vous dites, vous-même l'avez connu, Excellence ?

– Oui, je l'ai connu, et bien connu, je vous jure ! Si vous étiez son ami comme vous le dites, il a dû vous raconter une assez étrange histoire.

– N'est-ce pas celle d'un soufflet qu'il reçut dans un bal ?

– Oui... Vous a-t-il dit le nom de celui qui lui

donna ce soufflet ?

– Non, Excellence, jamais.

Puis, tout à coup, frappé d'une idée et regardant le comte :

– C'est vous ? lui dis-je.

– Oui, c'est moi, répondit le comte avec une vive agitation, et ce tableau percé est un souvenir de notre dernière entrevue.

– Oh ! cher ami, ne raconte pas cela à monsieur, dit la comtesse ; tu sais que ce récit me fait mal.

– Non, interrompit le comte, monsieur sait de quelle manière j'ai insulté son ami ; qu'il sache aussi comment il s'est vengé.

Le comte approcha un fauteuil. Je m'assis, et j'écoutai avec le plus vif intérêt le récit suivant :

– Il y a cinq ans que je suis marié. Le premier mois, *the honey moon*[1], je le passai dans ce village. À cette maison se rattachaient mes plus doux instants de bonheur et mes plus tristes

[1] La lune de miel.

souvenirs.

» Un soir, nous montions à cheval, la comtesse et moi, quand, tout à coup, son cheval se cabra ; elle eut peur, sauta à terre, me jeta les rênes, et s'achemina à pied vers la maison.

» En arrivant à la maison, je vis un équipage de voyage. On me dit qu'une visite m'attendait dans mon cabinet, et que la personne qui me la faisait avait refusé de dire son nom, mais avait répondu seulement qu'elle venait pour une affaire qui ne concernait que moi. J'entrai alors dans la chambre, et, dans un coin, j'aperçus un homme avec une longue barbe et tout couvert de poussière. Il se tenait près de la cheminée.

» Je restai un instant à l'examiner.

» – Tu ne me reconnais pas, comte ? me demanda-t-il avec une sinistre vibration de voix.

» – Sylvio ! m'écriai-je.

» Et j'avoue que je sentis mes cheveux se dresser sur mon front.

» – C'est à moi de tirer, me dit-il ; es-tu prêt ?

» II avait le pistolet à la ceinture.

» Je fis un mouvement de tête en signe que je reconnaissais son droit ; et, mesurant douze pas, j'allai me placer dans l'angle de la chambre, le priant de tirer vite et avant que ma femme entrât.

» – Je n'y vois pas, dit-il ; fais apporter de la lumière.

» J'appelai le domestique et lui ordonnai d'allumer les bougies ; puis je fermai la porte derrière lui et allai reprendre ma place, en le priant de nouveau de ne pas me faire attendre.

» Il visa, je comptai les secondes, je pensai à elle.

» Il se passa un moment affreux.

» Sylvio laissa tomber sa main.

» – C'est un malheur que le pistolet soit chargé d'une balle au lieu d'un noyau de cerise ; il est lourd et me fatigue la main.

» Puis, après une minute qui me parut un siècle :

» – En vérité, dit-il, ce ne serait pas un duel, ce serait un assassinat. Je n'ai point l'habitude de tirer sur un homme désarmé. Recommençons, et

tirons à qui fera feu le premier.

» Ma tête tournait ; je crois que je ne consentis pas d'abord. Cependant je me rappelle que nous chargeâmes les pistolets, que nous refîmes deux billets, et les mîmes dans la casquette qui avait été percée par moi.

» Le sort me favorisa.

» Je tirai de nouveau le premier.

» – Tu es diablement heureux, comte ! me dit-il avec un sourire que je n'oublierai jamais.

» Je ne sais pas comment cela s'était fait, mais, en tirant, au lieu de toucher mon adversaire, j'avais mis ma balle dans ce tableau.

Le comte montra du doigt le tableau. Son visage était pourpre ; celui de la comtesse, au contraire, était pâle jusqu'à la lividité.

Je ne pus retenir une exclamation.

– Sylvio leva de nouveau son pistolet et visa. Cette fois, l'expression de son visage me disait bien que je n'avais pas de grâce à attendre.

» Tout à coup, la porte s'ouvrit. Marie

accourut, et avec un cri de terreur se jeta à mon cou.

» Sa présence me rendit mon sang-froid.

» Je fis un effort et j'éclatai de rire.

» – Folle ! lui dis-je ; ne vois-tu pas que nous nous amusons ? Il s'agit d'un pari. Est-il possible de se mettre dans un pareil étal ? Voyons, va boire un verre d'eau, reviens, et je te présenterai un ancien ami.

» Mais elle n'en voulut rien croire.

» – Monsieur, au nom du ciel ! est-ce vrai ? demanda-t-elle en s'adressant au sombre Sylvio, est-ce vrai que vous plaisantez ? est-ce vrai qu'il s'agit d'un pari ?

» – Oui, oui, dit Sylvio, oui, nous plaisantons ; c'est l'habitude du comte de plaisanter. Un jour, en plaisantant, il me donna un soufflet ; un autre jour, en plaisantant encore, il me fit, avec une balle, ce trou à ma casquette ; enfin, en plaisantant toujours, il vient de me manquer pour la seconde fois. À mon tour maintenant de plaisanter.

» Et, en disant ces mots, pour la troisième fois il leva son pistolet à la hauteur de ma poitrine.

» Marie comprit tout ; elle se jeta à ses pieds.

» – Oh ! m'écriai-je, comment n'as-tu pas honte ?

» Et, furieux :

» – Voyons, monsieur, continuai-je, en finirez-vous ? tirerez-vous, oui ou non ?

» – Non, répondit Sylvio.

» – Comment, non ?

» – Non, je suis content, j'ai vu ta crainte, tes angoisses, ta terreur. Deux fois je t'ai fait tirer sur moi, deux fois tu m'as manqué. Tu t'en souviendras ; je te laisse avec ta conscience.

» Et il s'avança jusqu'à la porte pour sortir.

» Mais, sur le seuil, il s'arrêta, se retourna vers le tableau, prit à peine le temps de voir, fit feu et sortit. Pour que je ne doutasse point de son adresse, il avait mis sa balle juste sur la mienne.

» Ma femme était évanouie.

» Mes gens n'osèrent pas le retenir et le

regardèrent passer avec effroi.

» À la porte de la rue, il appela l'isvoschik, et partit sans me donner le temps de me reconnaître.

Le comte se tut.

Je venais d'entendre la fin du roman au commencement duquel j'avais pris un si vif intérêt.

Depuis lors, je ne revis jamais Sylvio.

Le bruit courut que, lorsque, en 1820, Alexandre Ypsilanti donna le signal de la révolution de Grèce, Sylvio commandait une compagnie d'Hellènes et avait été tué à la bataille de Dragachan.

Le faiseur de cercueils

Les derniers meubles du faiseur de cercueils Adriane Prokorof furent placés sur un corbillard, dont il avait fait sa voiture de déménagement, et furent transportés, dans un quatrième et dernier voyage, par deux maigres chevaux noirs, de la Bas-manna à la Nikitzky, où il allait demeurer avec sa famille.

Après avoir fermé sa boutique, il cloua sur sa porte un écriteau indiquant que la maison était à vendre ou à louer, et lui-même s'achemina à pied vers sa nouvelle demeure.

Au fur et à mesure qu'il approchait de la maison jaune qui, depuis si longtemps, avait été l'objet de ses désirs, et qu'il venait enfin d'acheter pour une somme assez considérable, le vieux faiseur de cercueils était tout étonné de ne pas sentir son cœur plus joyeux qu'il n'était.

En mettant le pied sur ce seuil inconnu, et en trouvant sa nouvelle habitation dans le plus grand désordre, il regretta sa vieille demeure, où,

pendant l'espace de dix-huit ans, tout avait été conduit avec tant de soin ; dans sa mauvaise humeur, il se prit à gronder ses deux filles et son ouvrière de leur indolence, et, bien plus encore pour leur faire honte que pour hâter la besogne, il se mit lui-même à l'ouvrage.

Bientôt tout fut rangé ; la vitrine où l'on garde les images des saints, le buffet, la table, le divan, le lit, occupèrent les places indiquées d'avance dans une chambre de derrière. Dans la cuisine et le salon furent placés les produits de son industrie, c'est-à-dire des cercueils de différentes tailles et de diverses couleurs. Dans les armoires furent suspendus les manteaux de deuil, les chapeaux funèbres et les loutres de Russie. Enfin, la présence de tout cet attirail mortuaire fut signalée aux passants par une enseigne représentant un gros Cupidon, qui tenait à la main un flambeau renversé, avec l'inscription suivante :

On fait des cercueils

simples ou coloriés, avec ou sans garniture ;

on en loue à l'occasion,
et, au besoin, on raccommode les vieux.

Le rangement général opéré, les deux filles d'Adriane se retirèrent dans leur chambre. Quant au héros de notre histoire, après avoir passé pour la dernière fois en revue toute son habitation, depuis la cave jusqu'au grenier, il s'assit près de la fenêtre et fit allumer le *somavor*.

Le lecteur n'ignore sans doute point que Shakspeare et Walter Scott ont coutume de représenter leurs fossoyeurs ou leurs faiseurs de cercueils – deux professions qui se touchent du doigt – comme des personnages gais et plaisants : ils en tirent ce bénéfice que le contraste frappe notre imagination, et, par conséquent, nous impressionne davantage.

Notre respect pour la vérité nous défend malheureusement de suivre leur exemple, et nous sommes obligé d'avouer que le caractère de notre héros était en harmonie complète avec le métier qu'il exerçait. C'était un homme triste et pensif,

lequel n'ouvrait la bouche que pour gronder ses filles lorsqu'il les trouvait inoccupées, ou pour surfaire le prix de sa marchandise à ceux qui avaient le malheur et quelquefois le bonheur d'en avoir besoin.

Adriane Prokorof était donc assis près de la fenêtre, et buvait, avec sa tristesse habituelle, sa septième tasse de thé, tout en songeant à cette grande pluie de la semaine dernière, qui avait assailli à la barrière le convoi d'un vieux brigadier qu'il conduisait à son dernier poste. Cette pluie avait causé un grand dégât. Plusieurs manteaux s'étaient rétrécis, plusieurs chapeaux s'étaient déformés par suite de cette averse : il pressentait, à la suite de cet événement, des dépenses de toute nécessité, dépenses d'autant plus inquiétantes que ses marchandises tiraient à leur fin, et que son établissement avait besoin d'être renouvelé de fond en comble.

Il avait bien une espérance : c'était de se rattraper de toutes ses pertes sur la marchande Troukina, qui, depuis une année, disait-on, était en train de mourir. Mais Troukina mourait

toujours et ne décédait jamais ; et, comme elle demeurait dans la Bargoulay, c'est-à-dire proche de la maison que venait de quitter Adriane, celui-ci, avec juste raison, craignait que les héritiers, qui s'étaient engagés à se fournir dans son magasin, ne lui manquassent de parole maintenant qu'il avait quitté le quartier, et ne s'adressassent à son successeur.

Tout cela était fort triste, on l'avouera, et, comme Adriane, nous l'avons dit, n'était point naturellement d'un caractère folâtre, cette agglomération de circonstances néfastes avait changé son air mélancolique en un air lugubre.

Ses réflexions, qui avaient à ce point assombri sa physionomie, furent interrompues par trois coups frappés à sa porte à la manière maçonnique.

– Qui est là ? demanda le faiseur de cercueils.

La porte s'ouvrit pour toute réponse, et un homme qu'Adriane reconnut à l'instant même pour un ouvrier allemand, entra dans la chambre, et s'approcha gaiement du maître du logis.

– Pardon, mon cher voisin, dit le survenant avec une prononciation russe des plus grotesques ; pardon si je vous dérange, mais j'ai voulu faire sans retard votre connaissance.

Quoique Adriane ne le regardât point d'un air très encourageant, le nouveau venu continua :

– Je suis bottier de profession ; je me nomme Gotllieb Schultz ; je demeure dans la maison en face de la vôtre ; je célèbre demain mon vingt-cinquième anniversaire de mariage, et je viens vous inviter, ainsi que vos deux filles, à dîner demain chez moi.

L'invitation fut reçue avec faveur ; le visage d'Adriane se détendit d'un cran, et, priant le bottier de s'asseoir près de lui, il lui demanda s'il ne voudrait pas prendre une tasse de thé.

Le bottier accepta.

Le caractère de Schultz avait tant de bonhomie et de franchise, qu'après quelques instants de conversation les deux voisins s'entretenaient aussi familièrement que s'ils eussent été deux vieux amis.

– Comment va le commerce des bottes ? demanda Adriane.

– Eh ! eh ! répondit Schultz, comme ci comme ça : je ne puis pas me plaindre, quoique mon métier n'ait pas les mêmes avantages que le vôtre, car un vivant peut se passer de bottes, et un mort ne peut se passer de cercueil.

– C'est l'exacte vérité, répondit Adriane ; cependant, si le vivant ne peut acheter des bottes, il va nu-pieds, c'est vrai, mais ce n'est qu'un manque à gagner pour vous ; tandis que, moi, si le mort est pauvre, je suis obligé de lui fournir un cercueil gratis ; ce qui est une perte.

Schultz fit de la tête un signe affirmatif.

La conversation dura une heure, à peu près ; mais, comme elle ne contenait rien d'un intérêt bien grand pour nos lecteurs, ils nous permettront de ne leur en faire connaître que ce que nous avons dit.

Enfin, le bottier se leva, et prit congé du faiseur de cercueils, en le priant de nouveau de ne pas oublier son invitation pour le lendemain.

Le jour suivant, comme le dernier coup de midi sonnait, Prokorof et ses filles étaient prêts. Je n'entreprendrai pas de décrire le cafetan d'Adriane, ni les toilettes fantastiques d'Accoulina et de Daria, m'écartant en cette circonstance des habitudes des romanciers modernes. Je ne crois cependant pas inutile de prévenir le lecteur que ces deux demoiselles se coiffèrent de chapeaux jaunes et se chaussèrent de bottines rouges, ornements qui, d'habitude, constituaient la base et le sommet de leur toilette des dimanches.

Lorsque le père et les deux filles arrivèrent chez le bottier, ils trouvèrent son petit logement rempli d'invités, dont la plupart étaient des ouvriers allemands avec leurs femmes et leurs apprentis. En fait d'employés du gouvernement, il y avait un *boudschnik* finnois[1], répondant au

[1] Employé de la police russe, qui se tient au coin des rues dans un établissement en bois du double de grandeur de ceux de nos bureaux d'omnibus. Sa principale mission est de ramasser et d'enfermer chez lui les individus ivres, vaguants, ou même couchés la nuit dans les rues. Le lendemain, ces individus sont conduits par lui à la police, qui les condamne, en punition de leur incontinence et selon la gravité des faits, à balayer, pendant

nom harmonieux de Yourko, lequel, malgré son modeste emploi, avait su captiver la bienveillance toute particulière du maître et de la maîtresse de la maison. Il servait fidèlement depuis vingt-cinq ans, comme le postillon de Pogoulsky[2].

L'incendie de 1812, en dévastant la capitale, n'avait point épargné la guérite jaune de Yourko ; mais, dès que les Français eurent quitté Moscou, on lui en construisit une autre de couleur grise avec des colonnes blanches, et Yourko, couvert de sa cuirasse de bure et toujours armé de sa vieille hallebarde, qu'il avait sauvée, se remit à marcher devant sa nouvelle demeure du même pas dont il marchait devant l'ancienne.

Yourko connaissait tous les Allemands qui demeuraient près des portes de la Nikitzky. Quelques-uns d'entre eux, à titre d'hospitalité forcée, passaient quelquefois la nuit du dimanche

---

un, deux ou trois jours, les rues dans lesquelles ils ont été trouvés.

[2] Nous ignorons, malgré les recherches que nous avons faites, ce que c'est que le postillon de Pogoulsky, et nous sommes forcés, à notre grand regret, de laisser le lecteur dans la même ignorance.

au lundi dans son établissement. Adriane fit à l'instant connaissance avec le boudschnik comme avec un homme qui pouvait lui être utile à l'occasion, et, quand les invités se mirent à table, il se plaça près de lui.

M. et madame Schultz et leur fille, mademoiselle Lotken[1], jeune personne de dix-sept ans, aidèrent la cuisinière à servir le dîner, dans lequel, comme boisson, la bière jouait le principal rôle.

Yourko mangeait pour quatre, et buvait à l'avenant. Adriane ne le lui cédait en rien, mais opérait avec sa tristesse habituelle ; ses deux filles se maniéraient à qui mieux mieux, et faisaient des cérémonies à chaque plat qu'on leur offrait, à chaque verre de bière qu'on leur versait.

Tout à coup, le maître de la maison, priant les convives de faire silence, pour ne rien perdre de son effet, fit sauter le bouchon d'une bouteille de vin de Champagne, détonation qui fut accueillie par des hourras d'autant plus universels qu'elle était plus inattendue.

[1] Diminutif de Lucrèce.

Hâtons-nous de dire, pour ceux de nos lecteurs qui s'étonneraient des prodigalités de notre industriel allemand, que le champagne débouché par lui ne venait ni des bords de la Marne, ni des bords de la Saône, mais tout simplement des rives du Don ; ce qui lui donnait à Saint-Pétersbourg une valeur analogue à celle que peut avoir à Paris une blanquette de Limoux ou le vin de la coulée de Seran.

Cette circonstance n'empêcha pas le bottier de porter avec amour la santé de sa chère Lisa, santé qui fut répétée avec enthousiasme.

Cette accession à ses désirs toucha sans doute profondément le bon Allemand ; car, presque aussitôt, débouchant une seconde bouteille de vin de Champagne et remplissant de nouveau les verres, il cria :

– À la santé de mes très chers hôtes !

Les invités le remercièrent à leur tour et en vidant de nouveau leur verre.

Puis, de cette santé générale, on passa aux santés individuelles. On but à la santé de chaque

convive, à la santé de Moscou, à la santé d'une douzaine de petites villes d'Allemagne ; puis on passa à la santé des bourgades en général et des villages en particulier ; enfin, pour n'oublier personne, on porta en masse la santé des ouvriers.

Adriane buvait avec acharnement et devenait relativement d'une gaieté si folle, que ses filles étaient sur le point de ne pas reconnaître leur père.

Tout à coup, un gros boulanger leva son verre, et but à la santé de ses compagnons de travail. Le toast fut accueilli avec enthousiasme ; les convives se saluèrent, car chacun d'eux avait sa part du toast. Le tailleur salua le bottier, le bottier salua le tailleur, le boulanger salua le tailleur et le bottier, tout le monde salua le boulanger, et ainsi de suite.

Adriane seul, au milieu de cette fraternité universelle, tout gai qu'il était, ne buvait à la santé de personne, ce qui ne veut pas dire qu'il perdit une occasion de vider son verre.

Ce mutisme frappa son voisin Yourko.

– Pourquoi donc, mon cher monsieur Adriano, ne buvez-vous à la santé de personne ? Puisque tout le monde boit à la santé de ses pratiques, buvez à la santé des vôtres.

Cela donna une idée à Adriane, qui se mit à rire, comme il pouvait rire, à la façon des trépassés, et qui, se levant sur ses jambes avinées, dit d'une voix encore assez intelligible :

– Tu as raison, voisin Yourko. À la santé de mes morts ! et grand bien leur fasse !

Mais personne ne répondit à cette santé, que sans doute la compagnie considéra comme quelque peu sacrilège, et le faiseur de cercueils se rassit au milieu d'un silence glacé.

Les convives continuèrent à boire, quoique le toast quelque peu intempestif d'Adriane eût interrompu la série des santés, qui, sans cette circonstance, ne se fût probablement arrêtée que lorsque tous les convives eussent été sous la table.

II

Les convives ne se séparèrent qu'assez avant dans la nuit, la plupart ivres, tous plus ou moins avinés.

Le gros boulanger et le relieur, son voisin et son ami, dont la figure était rouge comme un portefeuille de maroquin, réintégrèrent Yourko, qui ne marchait plus que grâce à eux, dans la guérite avec laquelle plus d'une fois ils avaient fait connaissance, en se disant l'un à l'autre le proverbe russe : « C'est un prêté pour un rendu. »

Peut-être eussent-ils dû, pour être plus exacts, dire : « C'est un rendu pour un prêté. » Mais, dans l'état d'esprit où ils se trouvaient, on n'y regarde pas de si près ; et ils s'éloignèrent en riant, preuve certaine qu'ils étaient contents de la citation, si incorrecte qu'elle fût à leur endroit.

Le faiseur de cercueils revint chez lui de son côté ; toutefois, Adriane était non seulement ivre, mais furieux. Avec la persistance des gens pris de

vin, qui voient une offense là où elle n'est pas la plupart du temps, et qui l'enveniment en la tournant et la retournant dans leur tête, il ne cessait de songer à l'impolitesse des convives, qui n'avaient pas accueilli son toast avec la même faveur que les toasts qui l'avaient précédé.

– Qu'est-ce à dire ? maugréait-il tout bas, et à qui ces gens-là en avaient-ils de ne pas me faire raison ? Mon état est-il moins honorable que le leur, et un faiseur de cercueils est-il le frère du bourreau ? Refuser de boire à mes morts ! Eh ! mon Dieu, les morts valent bien les vivants, il me semble ; ils ont d'abord sur ceux-ci un grand avantage, c'est que la mort les a guéris de tous leurs défauts. Les morts laissent les vivants bien tranquilles, tandis que parfois les vivants tourmentent les morts jusque dans leur tombeau. Meurent les vivants ! vivent les morts !

Il rentra chez lui en trébuchant, monta à sa chambre, et, poursuivant toujours la même idée sans remarquer la servante qui l'aidait à se déshabiller :

– Je voulais les inviter à souper pour leur

rendre leur politesse ; mais, du moment qu'ils m'ont traité ainsi, je suis dispensé de tout égard vis-à-vis d'eux. Qu'ils restent avec leurs pratiques ; je resterai, moi, avec les miennes. Ce sont mes pratiques que j'inviterai à dîner, et non les leurs. Ce sont mes morts qui seront mes convives ; c'est avec eux que je trinquerai, et, s'ils ne répondent pas à mon toast, je saurai du moins pourquoi ils se taisent.

Puis, riant comme rirait un squelette :

– C'est dit, répéta-t-il, j'invite à dîner mes morts !

– Mais, monsieur, que dites-vous donc là ? s'écria la servante.

– Ou à souper s'ils l'aiment mieux, répéta Adriane.

– Mais c'est à faire frémir, monsieur ! Vous invitez vos morts à souper ?

– Oui, parce qu'à souper cela vaudra mieux ; c'est leur heure, à minuit. Qu'ils viennent souper demain à minuit avec moi, je les attends.

– Mais taisez-vous donc, monsieur ! Des

morts à souper à minuit ! Est-il possible d'avoir le vin si triste, mon Dieu !

– À minuit, je l'ai dit, je le répète ; pour demain, pour demain !

Et, comme il était à peu près déshabillé, la servante le poussa sur son lit, et se sauva en faisant le signe de la croix.

Elle n'avait pas fermé la porte de la chambre, que son maître ronflait déjà comme une contrebasse.

On réveilla Adriane de bonne heure. – La marchande Troukina était morte dans la nuit, et son premier commis, sur l'ordre des héritiers, fidèles à l'engagement pris avec le faiseur de cercueils, venait le prévenir qu'il avait besoin de son ministère.

Adriane donna au commis dix kopeks pour la bonne nouvelle, s'habilla à la hâte, prit un *isvoschik,* et se fit conduire dans la Bargoulay, chez la morte.

La morte, jaune comme de la cire, était étendue sur une table.

La chambre était peuplée des parents, des amis, des gens de la maison et des connaissances.

Les fenêtres étaient ouvertes, les bougies allumées ; les prêtres chantaient les prières des morts. Adriane s'approcha du neveu de madame Troukina, son plus proche parent, jeune marchand habillé à la dernière mode, et lui promit que le cercueil de madame sa tante ne laisserait rien à désirer, et lui serait envoyé à l'instant même avec les bougies et les autres objets nécessaires à la cérémonie.

L'hérilier de madame Troukina, – disons en passant que l'héritage était bon, – l'héritier de madame Troukina lui dit qu'il fit les choses en conscience, qu'il ne marchanderait pas avec lui, et s'en rapporterait entièrement à sa bonne foi.

Adriane le remercia, en lui promettant de le traiter comme une connaissance ; puis il regarda le commis, en lui faisant comprendre par un signe de l'œil qu'il ne serait point oublié ; après quoi, il sortit pour aller mettre ordre à ce que sa commande fût promptement livrée.

Comme l'avait promis Adriane, en homme de

parole qu'il était, tout fut prêt et envoyé pour le soir.

À onze heures, il sortit de chez madame Troukina, qu'il venait de faire ensevelir, et s'en revint à pied à sa nouvelle demeure.

Toute la route, quoiqu'elle fût longue et que la nuit fût obscure, se fit sans accident aucun.

Il n'était plus qu'à vingt pas de sa maison, lorsque, aux rayons de la lune qui commençait à se lever, il aperçut une espèce d'ombre qui entrait chez lui par la porte de l'allée.

–Qui diable cela peut-il être ? se demanda Adriane, et qui peut venir chez moi à pareille heure ?

Juste, en ce moment, minuit moins un quart sonnait.

– Ne serait-ce pas un voleur ? murmura-t-il. Ouais ! ou plutôt... est-ce que ce ne serait point un amant qui vient pour l'une ou pour l'autre de mes deux filles ? Cela pourrait bien être.

Il s'était arrêté, pour réfléchir, à une quinzaine de pas de sa maison, lorsqu'il vit une seconde

personne qui, suivant le même chemin que la première, entrait chez lui par la petite porte.

Adriane fit un pas dans l'intention d'interroger le nouveau venu ; mais celui-ci, de son côté, s'arrêta, et, apercevant Adriane, vint droit à lui, et lui ôta poliment son chapeau, qui était un bicorne.

Sans qu'Adriane se rappelât le nom de cet homme, sa physionomie ne lui était point inconnue.

Il lui dit donc avec politesse :

– Monsieur, si vous venez pour me voir, entrez chez moi, je vous prie ; nous serons mieux pour causer que dans la rue.

– Ne faites pas de cérémonie avec moi, mon cher monsieur, je vous en prie, répondit l'inconnu d'une voix sourde. Seulement, passez devant, je vous prie.

– Pour vous montrer le chemin, répondit courtoisement Adriane.

Et, le chapeau à la main, il précéda son visiteur.

La porte de l'allée était ouverte, au grand

étonnement d'Adriane.

Il monta l'escalier. L'inconnu le suivit.

Adriane ouvrit la porte de son appartement, et demeura stupéfait sur le seuil.

Son appartement était plein de morts.

La lune éclairait ces figures jaunes et blafardes ; les bouches étaient entrouvertes, les yeux à demi fermés, les nez pointus.

Adriane commença de trembler de tous ses membres, en reconnaissant chaque mort qu'il avait déposé dans le cercueil.

Quant au dernier, qui était entré avec lui et dont le visage ne lui avait pas semblé tout à fait étranger, c'était le brigadier, à l'enterrement duquel avait eu lieu cette grande pluie qui avait détérioré si cruellement son matériel.

À la vue du faiseur de cercueils, tous s'inclinèrent en le remerciant, à l'exception d'une femme, à laquelle Adriane avait été forcé de donner un cercueil gratis, la morte étant trop pauvre pour faire cette dépense, et qui n'osait s'approcher de lui de peur qu'il ne lui fit des

reproches.

Elle resta donc modestement dans son coin.

Les autres morts étaient fort bien vêtus.

Les dames avaient des robes à volants et des bonnets ou des chapeaux à la mode de l'époque où elles avaient été mises en terre. Les hommes étaient en uniforme ou en habit civil ; seulement, leur barbe n'était pas faite.

Les marchands avaient leur cafetan des dimanches.

– Nous voilà, Prokorof, dit le brigadier prenant la parole au nom de tous ; comme tu le vois, nous nous sommes rendus à ton invitation. Nous n'avons laissé chez nous que les décharnés, – ceux qui ne tiennent plus à rien. – Un seul a voulu venir quand même, et malgré les observations que nous lui avons faites.

À ces mots, les morts ouvrirent leur cercle, et, par l'intervalle offert, Adriane vit s'avancer un petit squelette, complètement dépouillé de ses chairs, et dont la bouche lui souriait agréablement. Des lambeaux de drap et de toile

pendaient sur lui comme sur ces échalas que l'on met dans les champs pour effrayer les oiseaux. Les os de ses pieds cliquetaient dans ses bottes et y produisaient un bruit effrayant.

–Tu ne me connais pas ? dit le squelette à Adriane.

Le faiseur de cercueils resta muet, soit qu'effectivement il ne reconnût pas le mort, soit que la terreur glaçât la langue à son palais.

Le squelette continua :

– Comment ! mon cher Prokorof, tu ne te rappelles pas ?...

Le faiseur de cercueils fit un effort et murmura :

– Quoi ? qui ?

– Un vieux soldat de la garde, continua le squelette : Kourilkine, à qui tu as vendu, en 1799, ton premier cercueil ; c'est moi qui t'ai étrenné ; et, comme je ne t'ai pas porté malheur, tu me dois bien une poignée de main pour cela.

Et le squelette s'avança vers Prokorof en lui tendant les bras.

Prokorof, à demi mort d'effroi, recula.

Mais, comme le petit squelette avançait toujours, et qu'au fur et à mesure que le squelette avançait, Prokorof reculait, le faiseur de cercueils toucha bientôt le mur et fut forcé de s'arrêter.

– Ah ! dit le squelette, enfin, je te tiens !

Mais, quand Adriane vit ces mains osseuses, ces bras décharnés près de le presser sur cette poitrine à jour, la crainte arrivant à son paroxysme, il repoussa violemment le petit squelette, qui, tombant à la renverse, se brisa en mille morceaux sur le parquet.

À la vue de cet accident, tous les morts se mirent à pousser des cris de l'autre monde, injuriant le pauvre Prokorof et lui demandant si c'était l'habitude d'inviter les gens à souper à minuit, de les déranger de leurs occupations pour les recevoir à coups de poing, et les mettre en cannelle, comme il venait de le faire.

Leurs cris atteignirent un diapason si élevé, leurs gestes indiquèrent une exaspération si grande, leurs visages exprimèrent une indignation

si menaçante, que, les forces manquant à la fois au pauvre Adriane pour rester ou pour fuir, il tomba évanoui sur les ossements du soldat de la garde.

Son évanouissement fut si profond, qu'il n'en sortit qu'à neuf heures du matin.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il était dans son lit ; sa servante préparait le *somavar*.

Adriane, quoiqu'il eût les yeux ouverts et qu'il fût dans son lit, quoique, à l'exception de sa servante, sa chambre fût déserte, Adriane demeura un instant muet et frissonnant, tant lui repassaient par l'esprit la marchande Troukina, le brigadier et le soldat de la garde Kourilkine.

Il en résulta que, incapable de prononcer une seule parole, il attendit qu'Axenia – c'était le nom de sa servante – lui adressât la première la parole.

Celle-ci se retourna par hasard, et vit que son maître avait les yeux ouverts.

– Ah ! Dieu merci ! dit-elle, j'ai cru que vous ne vous réveilleriez pas ce matin, Adriane

Prokorovitch ! Savez-vous l'heure qu'il est ? Neuf heures !

Elle vint à son maître, lui présentant sa robe de chambre ; mais, voyant qu'il était toujours muet :

– Le tailleur Ivan est venu, continua-t-elle ; puis le boudschmik Yourko vous a fait prévenir de ne pas oublier que c'est aujourd'hui la fête du maître de police du quartier ; mais, par ma foi, vous dormiez si bien, que je n'ai pas voulu vous réveiller.

Le faiseur de cercueils fit un effort :

– Et de chez la défunte, est-on venu ? demanda-t-il.

– De chez quelle défunte ? fit Axenia.

– De chez Troukina la marchande ; tu sais bien.

– Jésus ! dit Axenia, la pauvre femme, elle s'est donc enfin décidée à mourir ?

– Mais tu le sais bien, puisque, hier, tu m'as aidé à préparer tout ce qu'il fallait pour les funérailles.

– De quelles funérailles parlez-vous ? êtes-vous devenu fou, Adriane Prokorof ? Hier, vous n'étiez pas en funérailles, mais en fête, quoique les funérailles soient des fêtes pour vous.

– Mais alors, où ai-je donc été hier ?

– Hier, vous avez été toute la journée chez votre voisin le bottier, qui célébrait sa vingt-cinquième année de mariage ; à telles enseignes que vous en êtes revenu ivre à ne pas pouvoir vous tenir debout, que vous vous êtes couché en rentrant, et que, de ce moment jusqu'à présent, vous n'avez fait qu'un somme.

– Est-ce bien vrai ? s'écria Adriane en se dressant sur son séant.

– Aussi vrai que voilà neuf heures qui sonnent.

Prokorof écouta le tintement de sa pendule depuis le premier coup jusqu'au dernier, et, seulement alors, comme s'il eût été enfin convaincu :

– En ce cas. dit-il en sautant à bas du lit et en passant la robe de chambre que lui tendait

Axenia, va prévenir mes filles, et sers-nous vite le thé.

Mais, pendant qu'elle obéissait, tout convaincu qu'il pouvait être, le faiseur de cercueils s'essuya le front en murmurant :

– C'est égal, c'est la dernière fois que je bois à la santé de mes pratiques.

Don Bernardo de Zuniga

I

La fontaine sainte

C'était le 25 janvier 1492. Après une lutte de huit cents ans contre les Espagnols, les Mores venaient de se déclarer vaincus dans la personne d'Al-Sha-ghyr Abou-Abdallah, qui, le 6 du mois précédent, c'est-à-dire le jour des Rois, avait remis la ville de Grenade aux mains de ses vainqueurs, Ferdinand et Isabelle.

Les Mores avaient conquis l'Espagne en deux ans ; il avait fallu huit siècles pour la leur reprendre.

Le bruit de cette victoire s'était répandu. Par toutes les Espagnes, les cloches sonnaient dans les églises, comme au saint jour de Pâques, quand Nôtre-Seigneur est ressuscité, et toutes les voix criaient : « Vive Ferdinand ! vive Isabelle ! vive Léon ! vive Castille ! »

Ce n'était pas tout encore : on disait que, dans cette année de bénédiction où Dieu avait regardé l'Espagne avec un œil de père, un grand voyageur s'était présenté aux deux rois, et avait promis de leur donner un monde inconnu, qu'il était certain de découvrir en marchant toujours de l'orient en occident.

Mais ceci passait généralement pour une fable, et l'aventurier qui avait pris cet engagement, et que l'on nommait Christophe Colomb, était regardé comme un fou.

Au reste, ces nouvelles, à cette époque de communications difficiles, n'étaient pas encore répandues d'une façon bien positive sur toute la surface de la Péninsule. Au fur et à mesure que, topographiquement, les provinces s'éloignaient des provinces dans lesquelles les Mores avaient concentré leur pouvoir, et que, depuis dix-neuf jours seulement, Ferdinand et Isabelle avaient délivrées, de même qu'au fur et à mesure qu'en s'éloignant d'un centre de lumière, les objets rentrent peu à peu dans l'obscurité, peu à peu les populations doutaient encore de ce grand bonheur

qui échéait à toute la chrétienté, et, s'empressant autour de chaque voyageur qui arrivait du théâtre de la guerre, lui demandaient des détails sur ce grand événement.

Une des provinces, non pas les plus éloignées, mais les plus séparées de Grenade, car deux grandes chaînes de montagnes s'étendent entre elle et cette ville, l'Estramadure, l'Estramadure située entre la Nouvelle-Castille et le Portugal, et qui emprunte son nom à sa position extrême sur les sources du Duero, l'Estramadure, enfin, avait un intérêt d'autant plus grand à être renseignée, que, déjà délivrée des Mores, dès 1240, par Ferdinand III de Castille, elle appartenait depuis lors à ce royaume, dont Isabelle, qui venait de mériter le nom de la Catholique, était héritière.

Aussi une grande foule était-elle rassemblée le jour où s'ouvre cette histoire, c'est-à-dire le 25 janvier 1492, dans la cour du château de Bejar, où venait d'entrer don Bernardo de Zuniga, troisième fils de Pierre de Zuniga, comte de Banarès et marquis d'Ayamonte, maître de ce château.

Or, personne ne pouvait donner de plus fraîches nouvelles des Mores et des chrétiens que don Bernardo de Zuniga, qui, chevalier de l'armée d'Isabelle, avait été fait prisonnier dans une des sorties tentées par le héros des Arabes, Mousay-Ebn-Aby'l-Gazan, et ramené blessé dans la ville assiégée, dont les portes ne lui avaient été ouvertes que le jour où les chrétiens y avaient fait leur entrée.

Don Bernardo, à l'époque où il nous apparaît, c'est-à-dire au moment où, après une absence de dix ans, il rentre dans le château paternel, monté sur son cheval de bataille, et entouré de domestiques, de serviteurs et de vassaux, était un homme de trente-cinq à trente-six ans, maigri par les fatigues et surtout par les blessures, et qui eût été pâle, si son visage, brûlé par le soleil du Midi, n'eût revêtu une teinte bronzée, qui semblait faire de lui le compatriote et le frère des hommes qu'il venait de combattre. Cette ressemblance était d'autant plus exacte, qu'enveloppé comme il était dans le grand manteau blanc de l'ordre d'Alcantara, un pan de ce manteau enroulé autour de son visage, pour se garantir de la bise des

montagnes, rien ne distinguait ce manteau du burnous arabe, si ce n'est la croix verte que les chevaliers de l'ordre saint portaient sur le côté gauche de la poitrine.

Ce cortège, qui entrait avec lui dans la cour du château, l'accompagnait depuis son apparition aux portes de la ville ; avant même qu'on l'eût reconnu, on avait deviné que cet homme à l'œil sombre, à l'allure héroïque, au manteau moitié religieux, moitié guerrier, venait du théâtre de la guerre. On s'était informé auprès de lui pour avoir des nouvelles. Alors il s'était nommé, avait invité les bonnes gens à le suivre dans la cour du château, et, arrivé là, il venait de mettre pied à terre au milieu des marques d'affection et de respect universelles.

Après avoir jeté la bride de son cheval aux mains d'un écuyer, et lui avoir recommandé ce brave compagnon de ses fatigues, qui, comme son maître, portait plus d'une trace visible de la lutte qu'il venait de soutenir, don Bernardo de Zuniga monta les marches du perron conduisant à l'entrée principale du château ; puis, arrivé à la

dernière marche, il se retourna, racontant, pour satisfaire la curiosité de tous, comment Ferdinand le Catholique, après avoir conquis trente places fortes et autant de villes, avait fini par mettre le siège devant Grenade ; comment, après un siège long et terrible, Grenade s'était rendue le 25 novembre 1491, et comment enfin le roi et la reine y avaient fait leur entrée le 6 du mois de janvier, jour de la Sainte-Épiphanie, laissant pour tout domaine, au successeur des rois de Grenade et des califes de Cordoue, une petite dotation dans les Alpujarras.

Ces renseignements donnés à la grande joie des auditeurs, don Bernardo entra dans le château, suivi seulement de ses serviteurs les plus intimes.

Ce ne fut pas sans une grande émotion que don Bernardo revit, après dix ans, l'intérieur de ce château où s'était écoulée son enfance, et qu'il retrouvait vide, son père se tenant à Burgos, et, de ses deux frères aînés, l'un étant mort et l'autre servant dans l'armée de Ferdinand.

Don Bernardo parcourait, triste et silencieux,

tous les appartements ; on eût dit qu'il y avait au fond de sa pensée une question qu'il n'osait faire, et qui demeurait voilée sous les questions qu'il faisait. Enfin, s'arrêtant devant le portrait d'une petite fille de neuf ou dix ans, il demanda, avec une certaine hésitation, quel était ce portrait.

Celui à qui s'adressait cette demande regarda fixement don Bernardo avant que d'y répondre. On eût dit qu'il ne comprenait pas.

– Ce portrait ? demanda-t-il.

– Sans doute, ce portrait, répéta don Bernardo d'un ton plus impératif.

– Mais, monseigneur, répéta le serviteur, c'est celui de votre cousine Anne de Niebla : il est impossible que Votre Seigneurie ait oublié cette jeune orpheline, qui a été élevée au château et qui était destinée à votre frère aîné.

– Ah ! c'est vrai, dit don Bernardo ; et qu'est-elle devenue ?

– Lorsque votre frère aîné mourut, en 1488, monseigneur votre père ordonna qu'Anne de Niebla entrât au couvent de l'Immaculée-

Conception, de l'ordre de Calatrava, et qu'elle y prononçât ses vœux, votre second frère étant marié et Votre Seigneurie étant chevalier d'un ordre qui prescrit le célibat.

Don Bornardo poussa un soupir.

– C'est juste, dit-il.

Et il ne fit aucune autre question.

Seulement, comme Anne de Niebla était fort aimée dans le château de Bejar, le serviteur, profitant de ce que la conversation était tombée sur la jeune et riche héritière, essaya de la continuer.

Mais, au premier mot qu'il dit sur ce sujet, don Bernardo lui imposa silence de façon à lui faire comprendre qu'il avait appris tout ce qu'il désirait savoir.

Au reste, il n'y avait point à se tromper sur les causes qui avaient déterminé le retour de don Bernardo au château de ses pères ; car il prit soin dès le même jour de faire connaître cette cause à tout le monde. Le château de Bejar était situé à deux ou trois lieues d'une source qu'on appelait

la Fontaine-Sainte, et qui devait sans doute à son voisinage du couvent de l'Immaculée-Conception le privilège de faire des miracles.

Cette fontaine était merveilleuse surtout pour la guérison des blessures, et, nous l'avons dit, don Bernardo était encore maigre, pâle et souffrant des blessures qu'il avait reçues au siège de Grenade.

Aussi, le lendemain, don Bernardo résolut-il de commencer le traitement auquel, dans sa foi religieuse, il espérait devoir une prompte guérison. Le régime était bien simple à suivre : don Bernardo ferait ce que faisait le plus pauvre paysan qui venait implorer l'assistance de la madone sainte sous l'invocation de laquelle se trouvait la fontaine. Au-dessus de la source s'élevait une petite colline formée d'un seul rocher ; au haut de ce rocher s'élevait une croix. On gravissait le rocher pieds nus, on s'agenouillait devant la croix, on disait dévotement cinq *Pater* et cinq *Ave,* on descendait pieds nus toujours, on buvait un verre d'eau et l'on se retirait chez soi.

Les pèlerinages se divisaient en neuvaines ; au bout de la troisième neuvaine, c'est-à-dire à la fin du vingt-septième jour, il était rare que l'on ne fût point guéri.

Le lendemain effectivement, au point du jour, don Bernardo de Zuniga se fit amener son cheval ; et, comme, cent fois dans sa jeunesse, il avait fait le voyage de la fontaine, il partit seul pour accomplir son pèlerinage sanitaire.

Arrivé à la source, il mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre, se déchaussa, gravit le rocher pieds nus, dit ses cinq *Pater* et ses cinq *Ave,* descendit, but un verre d'eau à la même source, remit sa chaussure, remonta à cheval, jeta un regard, religieux sans doute, vers le couvent de l'immaculée-Conception, qui, à une demi-lieue de là, apparaissait à travers les arbres, et revint au château.

Chaque jour, don Bernardo recommença le même voyage, et il était visible que l'eau miraculeuse agissait sur son corps, quoique son humeur demeurât triste, solitaire, presque sauvage.

Il épuisa ainsi les trois neuvaines. Pendant les derniers jours de la troisième, la santé lui était tout à fait revenue, et il avait déjà annoncé son départ prochain pour l'armée, lorsque, le vingt-septième jour, comme il était agenouillé au pied de la croix, disant son avant-dernier *Ave,* il vit s'avancer un cortège qui n'était pas sans intérêt pour un homme qui avait si souvent, en disant adieu à la source, jeté les yeux sur le couvent de l'Immaculée-Conception.

C'était un cortège composé de religieuses accompagnant une litière découverte, portée par des paysans. Sur cette litière était une religieuse que l'on semblait apporter en triomphe à la fontaine.

Les religieuses qui accompagnaient la litière et celle qui était couchée dessus étaient scrupuleusement voilées.

Au lieu de descendre, comme d'habitude, pour boire à la fontaine, don Bernardo attendit, curieux sans doute de voir ce qui allait se passer.

Sa curiosité était si grande, qu'il oublia de dire son dernier *Ave.*

Le cortège s'arrêta devant la source ; la religieuse couchée sur la litière en descendit, ôta sa chaussure, et, d'un pas chancelant d'abord, mais qui se raffermit peu à peu, commença son ascension ; arrivée au pied de la croix que don Bernardo, en se reculant, avait laissé libre, la religieuse s'agenouilla, fit sa prière, se releva, et descendit pour rejoindre ses compagnes.

Ce fut une illusion, mais il sembla à don Bernardo que, au moment de s'agenouiller et en se relevant, la religieuse, à travers son voile, avait un instant arrêté ses yeux sur lui.

De son côté, à l'approche de la sainte fille, don Bernardo avait ressenti une émotion étrange, quelque chose comme un éblouissement avait passé devant ses yeux, et il s'était adossé à un arbre comme si le rocher, mal assuré sur sa base, eût tremblé sous lui.

Mais, à mesure que la religieuse s'était éloignée de don Bernardo, la force était revenue à celui-ci ; alors, pour la suivre plus longtemps des yeux, il s'était penché sur le bord du rocher qui surplombait la source. La religieuse était

descendue, s'était approchée de la fontaine, et, se faisant visible pour la seule eau sainte, elle avait écarté son voile et bu, selon la coutume, à la même source.

Mais alors était arrivée une chose à laquelle nul n'eût songé et que, par conséquent, nul n'eût pu prévoir. Le limpide cristal de la fontaine se changea en miroir, et, de l'endroit où il était placé, don Bernardo de Zuniga vit l'image de la religieuse aussi distinctement que si elle eût été réfléchie par une glace.

C'était, malgré sa pâleur, un tel miracle de beauté, que don Bernardo de Zuniga jeta un cri de surprise et d'admiration qui retentit assez haut pour faire tressaillir la sainte malade, qui, après avoir à peine trempé ses lèvres dans l'eau, croisa son voile et remonta en litière, non sans tourner une dernière fois la tête du côté de l'imprudent chevalier.

Don Bernardo de Zuniga descendit rapidement les marches du rocher, et, s'adressant à l'un des spectateurs de cette scène :

– Sais-tu, lui demanda-t-il, quelle est cette

femme qui vient de boire à la fontaine et que l'on transporte au couvent de l'Immaculée-Conception ?

– Oui, répondit l'homme interrogé ; c'est une religieuse qui vient de faire une maladie que chacun croyait mortelle, puisque de fait elle a été morte, à ce qu'il paraît, pendant plus d'une heure, mais qui, par la vertu de l'eau sainte, a été guérie ; si bien qu'elle fait aujourd'hui sa première sortie pour exécuter son vœu de venir boire elle-même à la fontaine l'eau qu'hier encore on venait y puiser pour elle.

– Et, demanda don Bernardo avec une émotion qui indiquait l'importance qu'il attachait à la question, sais-tu le nom de cette religieuse ?

– Oui, sans doute, monseigneur ; elle se nomme Anne de Niebla et est la nièce de Pierre de Zuniga, comte de Bagnarès, marquis d'Ayamonte, dont le fils, revenu il y a un mois à peu près de l'armée, a apporté la bonne nouvelle de la prise de Grenade.

– Anne de Niebla, murmura don Bernardo. Ah ! je l'avais bien reconnue, mais je n'eusse

jamais cru qu'elle dût devenir si belle !...

II

Le chapelet d'Anne de Niebla

Don Bernardo avait donc revu cette jeune fille qu'il avait laissée enfant au château de Bejar, et dont, selon toute probabilité, le souvenir l'avait suivi pendant ses dix ans d'absence.

Pendant ces dix ans de rêve solitaire où la pensée de don Bernardo avait suivi le voyage de Niebla dans le premier printemps de la vie, la jeune fille s'était faite femme ; elle avait atteint l'âge de vingt ans, pendant que don Bernardo atteignait l'âge de trente-cinq ; elle avait revêtu la robe de religieuse, tandis qu'il s'était drapé dans le manteau de chevalier d'Alcantara.

Elle était la fiancée du Seigneur, lui était le chevalier du Christ.

Aux deux jeunes gens élevée dans la même maison, depuis la sortie de cette maison, toute communication par la parole était interdite, tout échange de regards était défendu.

Voilà sans doute pourquoi la vue de sa cousine, dans l'étrange miroir où il avait poursuivi ses traits, avait éveillé une si vive émotion dans le cœur de don Dernardo de Zuniga.

Il rentra au château, mais plus pensif, plus sombre, plus taciturne encore que d'habitude, et presque aussitôt il alla s'enfermer dans la chambre où il avait vu ce portrait d'Anne de Niebla enfant. Sans doute il cherchait à retrouver sur la toile les traits mouvants qu'il venait de voir trembler dans la fontaine, à suivre leur développement juvénile pendant les dix années qui venaient de s'écouler, à les voir s'épanouir au souffle de la vie, comme s'épanouit une fleur au soleil.

Lui qui, depuis quinze ans, sur les champs de bataille, aux surprises des camps, aux assauts des villes, luttait contre les ennemis mortels de sa

patrie et de sa religion, il n'essaya pas même de résister un instant à cet ennemi plus terrible qui venait de l'attaquer corps à corps et qui du premier coup le courbait sous lui.

Don Bernardo de Zuniga, le chevalier d'Alcantara, aimait Anne de Niebla, la religieuse de l'Immaculée-Conception.

Il fallait fuir, fuir sans perdre un instant, retourner à ces combats réels, à ces blessures physiques qui ne tuent que le corps. Don Bernardo n'en eut pas le courage.

Dès le lendemain, quoique sa neuvaine fût finie moins un *Ave,* il retourna à la fontaine, ne priant plus : l'amour s'était emparé de son cœur, et n'avait pas laissé de place à la prière. Seulement, assis au plus haut du rocher, l'œil tourné vers le couvent, il attendait un nouveau cortège pareil à celui qu'il avait déjà vu et qui ne venait pas.

Il attendit trois jours ainsi, sans repos, sans sommeil, tournant autour du couvent, dont les portes restaient impitoyablement fermées. Le quatrième jour, qui était un dimanche, il savait

que les portes de l'église étaient ouvertes, et que chacun pouvait pénétrer dans cette église.

Seulement, enfermées dans le chœur, les religieuses chantaient derrière de grandes draperies : on les entendait sans les voir.

Le jour tant désiré arriva enfin. – Malheureusement, don Bernardo l'attendait dans un but tout profane ; l'idée que ce jour était celui où il pouvait se rapprocher du Seigneur ne lui vint même pas à l'esprit, il ne songeait qu'à se rapprocher d'Anne de Niebla.

À l'heure où les portes du couvent s'ouvrirent, il était là, attendant.

À deux heures du matin, il avait été lui-même à l'écurie, avait sellé son cheval, et était sorti sans prévenir personne. De deux heures à huit heures, il avait erré aux environs de la fontaine, non plus le front enveloppé de son grand manteau pour se garantir de la bise des montagnes, mais le front découvert, implorant tous les vents de la nuit pour éteindre ce foyer brûlant qui semblait lui dévorer le cerveau.

Une fois entré dans l'église, don Bernardo alla s'agenouiller le plus près qu'il lui fut possible du chœur de l'église, et il resta là, attendant, les genoux sur la dalle, le front contre le marbre.

Le service divin commença. Don Bernardo n'eut pas une pensée pour le Sauveur des hommes, dont le saint sacrifice s'accomplissait ; toute son âme était ouverte comme un vase, pour absorber ces chants qu'on lui avait promis, et au milieu desquels devait monter au ciel le chant d'Anne de Niebla.

Chaque fois qu'au milieu de ce concert suave une voix plus harmonieuse, plus pure, plus vibrante que les autres, se faisait entendre, à l'instant même don Bernardo tressaillait et levait machinalement ses deux mains au ciel. On eût dit qu'il essayait de se suspendre à cet accord et de monter au ciel avec lui.

Puis, quand le son s'était éteint, couvert par les autres voix ou épuisé dans sa propre extase, il retombait avec un soupir, comme s'il n'eût vécu que de cette harmonieuse vibration et que, sans elle, il n'eût pas pu vivre.

La messe s'acheva au milieu d'émotions jusqu'alors inconnues. Les chants cessèrent, les derniers sons de l'orgue s'éteignirent, les assistants sortirent de l'église, les officiants rentrèrent au couvent.

Le monument ne fut plus qu'un cadavre muet et immobile ; la prière, qui en était l'âme, avait remonté au ciel.

Don Bernardo resta seul : alors il put regarder autour de lui. Au-dessus de sa tête était accroché un tableau représentant *la Salutation angélique ;* dans un coin du tableau était le donataire à genoux et les mains jointes.

Le chevalier d'Alcantara jeta un cri de surprise. Le donataire, cette femme représentée à genoux et les mains jointes dans un coin du tableau, c'était Anne de Niebla.

Il appela le sacristain, qui éteignait les cierges, et l'interrogea.

Ce tableau, c'était l'œuvre d'Anne de Niebla elle-même ; elle s'était représentée à genoux et en prière, selon l'habitude du temps, qui réclamait

presque toujours pour le donataire une humble place sur la toile sacrée.

L'heure était venue de se retirer ; sur l'invitation qui lui en fut faite par le sacristain, don Bernardo s'inclina et sortit.

Une idée lui était venue : c'était, à quelque prix que ce fût, d'acquérir ce tableau.

Mais toutes les propositions qu'il fit ou fit faire au chapitre du couvent furent refusées ; on lui répondit que ce qui avait été donné ne se vendait pas.

Don Bernardo jura qu'il posséderait ce tableau. Il réunit tout l'argent qu'il put se procurer, vingt mille réaux à peu près, beaucoup plus que la valeur réelle du tableau, et il résolut, le premier dimanche venu, de pénétrer avec tout le monde dans l'église, comme il avait déjà fait, de se tenir caché dans quelque coin, et, la nuit, de détacher et de rouler la toile en laissant les vingt mille réaux sur l'autel, d'où il aurait enlevé le tableau.

Quant à sortir de l'église, il avait remarqué

que les fenêtres étaient élevées de douze pieds tout au plus, et qu'elles donnaient dans le cimetière ; il entasserait des chaises les unes sur les autres et sortirait facilement de l'église par une fenêtre.

Puis il regagnerait le château avec son trésor, le ferait encadrer magnifiquement, le placerait en face du portrait d'Anne de Niebla, et ne sortirait plus de cette chambre qui enfermerait sa vie.

Les jours et les nuits s'écoulèrent dans l'attente du dimanche, qui arriva enfin.

Don Bernardo de Zuniga entra l'un des premiers, comme il avait fait le dimanche précédent. Il avait sur lui les vingt mille réaux en or.

Mais ce qui frappa tout d'abord sa vue, ce fut l'aspect funèbre qu'avait revêtu l'église ; à travers les grilles du chœur, on voyait briller l'extrémité des cierges, éclairant le faîte d'un catafalque.

Don Bernardo s'informa.

Le matin même, une religieuse était trépassée,

et la messe à laquelle il allait assister était une messe mortuaire.

Mais, nous l'avons dit, don Bernardo ne venait point pour la messe, il venait pour préparer l'accomplissement de son projet.

Le tableau angélique était à sa place, au-dessus de l'autel, dans la chapelle de la Vierge.

La fenêtre la plus basse avait dix ou douze pieds, et, grâce aux bancs et aux chaises superposés, rien n'était plus facile que de sortir.

Ces pensées préoccupèrent don Bernardo pendant toute la durée du service divin. Il sentait bien qu'il allait commettre une action mauvaise ; mais, en faveur de sa vie tout entière passée à combattre les infidèles, en faveur de cette somme énorme qu'il laissait à la place du tableau, il espérait que le Seigneur lui pardonnerait.

Puis, de temps en temps, il écoutait ces chants funèbres, et, parmi toutes ces voix fraîches, pures et sonores, il cherchait vainement la vibration de cette voix dont le timbre céleste avait, huit jours auparavant, éveillé toutes les fibres de son âme et

les avait fait résonner comme une harpe céleste sous les doigts d'un séraphin.

La corde harmonieuse était absente, et l'on eût dit qu'une touche manquait au clavier religieux.

La messe s'acheva. Chacun sortit à son tour.

En passant devant un confessionnal, don Bernardo de Zuniga l'ouvrit, y entra, et le referma sur lui.

Personne ne le vit.

Les portes de l'église crièrent sur leurs gonds. Bernardo entendit grincer les serrures. Les pas du sacristain effleurèrent le confessionnal où il était caché, et s'éloignèrent. Tout rentra dans le silence.

Seulement, de temps en temps, dans le chœur toujours fermé, on entendait le froissement d'un pas sur la dalle, puis le murmure d'une prière faite à voix basse.

C'était quelque religieuse qui venait dire les litanies de la Vierge sur le corps de sa compagne morte.

Le soir vint, l'obscurité se répandit dans

l'église, le chœur seul resta éclairé, transformé qu'il était en chapelle ardente.

Puis la lune se leva, un de ses rayons passa à travers une fenêtre et jeta sa lueur blafarde dans l'église.

Tous les bruits de la vie s'éteignaient peu à peu au dehors et au dedans ; vers onze heures, les dernières prières cessèrent autour de la morte et tout fit place à ce silence religieux particulier aux églises, aux cloîtres et aux cimetières.

Le cri monotone et régulier d'une chouette perchée, selon toute probabilité, sur un arbre voisin de l'église, continua seul de retentir avec sa triste périodicité.

Don Bernardo pensa que le moment était venu d'accomplir son projet. Il poussa la porte du confessionnal où il était caché, et allongea le pied hors de sa retraite.

Au moment où son pied se posait sur la dalle de l'église, minuit commençait à sonner.

Il attendit, immobile, que les douze coups eussent vibré lentement, et se fussent perdus peu

à peu en frémissements insensibles, pour sortir tout à fait du confessionnal et s'avancer vers le chœur : il voulait s'assurer que personne ne veillait plus près de la morte, et que nul ne le dérangerait dans l'accomplissement de son dessein.

Mais, au premier pas qu'il fit vers le chœur, la grille du chœur s'ouvrit, lentement poussée, et une religieuse parut.

Don Bernardo jeta un cri. Cette religieuse, c'était Anne de Niebla.

Son voile relevé laissait son visage découvert. Une couronne de roses blanches fixait son voile à son front. Elle tenait à la main un chapelet d'ivoire, qui paraissait jaune auprès de la main qui le tenait.

– Anne ! s'écria le jeune homme.

– Don Bernardo ! murmura la religieuse.

Don Bernardo s'élança...

– Tu m'as nommé, s'écria don Bernardo, tu m'as donc reconnu ?

– Oui, répondit la religieuse.

– À la Fontaine-Sainte ?

– À la Fontaine-Sainte.

Et don Bernardo entoura la religieuse de ses bras.

Anne ne fit rien pour se dégager de l'amoureuse étreinte.

– Mais, demanda Bernardo, pardon, car je deviens fou de joie, fou de bonheur, que viens-tu faire ?

– Je savais que tu étais là.

– Et tu me cherchais ?

– Oui.

– Tu sais donc que je t'aime ?...

– Je le sais...

– Et toi, toi, m'aimes-tu ?

Les lèvres de la religieuse demeurèrent muettes.

– Ô Niebla ! Niebla ! un mot, un seul. Au nom de notre jeunesse, au nom de mon amour, au nom du Christ, m'aimes-tu ?

– J'ai fait des vœux, murmura la religieuse.

– Oh ! que m'importent tes vœux ! s'écria don Bernardo ; n'en ai-je pas fait aussi, moi, et ne les ai-je pas rompus ?

– Je suis morte au monde, dit la pâle fiancée.

– Fusses-tu morte à la vie, Niebla, je te ressusciterais.

– Tu ne me feras pas revivre, dit Anne en secouant la tête. Et moi, Bernardo, je te ferai mourir...

– Mieux vaut dormir dans la même tombe que vivre séparés !

– Alors que résous-tu, Bernardo ?

– De t'enlever, de t'emporter avec moi au bout du monde s'il est nécessaire, par delà les océans s'il le faut.

– Quand cela ?

– À l'instant même.

– Les portes sont fermées.

– Tu as raison. Es-tu libre demain ?

– Je suis libre toujours.

– Demain, attends-moi ici à la même heure, j'aurai une clef de l'église.

– Je t'attendrai ; mais viendras-tu ?

– Ah ! sur ma vie, je te le jure. Mais toi, quel est ton serment, quel est ton gage ?

– Tiens, dit-elle, voici mon chapelet.

Et elle lui noua le chapelet d'ivoire autour du cou.

En même temps, don Bernardo embrassa Anne de Niebla et, de ses deux mains, la serra contre sa poitrine ; leurs lèvres se rencontrèrent et échangèrent un baiser.

Mais, au lieu d'être brûlant comme un premier baiser d'amour, le contact des lèvres de la religieuse fut glacé ; et le froid qui courut dans les veines de don Bernardo traversa son cœur.

– C'est bien, dit Anne, et maintenant aucune force humaine ne pourra plus nous séparer. Au revoir, Zuniga

– Au revoir, chère Anne. À demain !

– À demain !

La religieuse se dégagea des bras de son amant, s'éloigna lentement de lui, tout en retournant la tête, et rentra dans le chœur, qui se referma derrière elle.

Don Bernardo de Zuniga la laissa rentrer, les bras tendus vers elle, mais immobile à sa place, et, quand il l'eut vue disparaître, seulement alors il songea à se retirer.

Il réunit quatre bancs à côté les uns des autres, plaça quatre autres bancs en travers, superposa une chaise à ces bancs, et sortit, comme d'avance il l'avait arrêté, par la fenêtre. L'herbe était haute et touffue, ainsi qu'on la trouve d'habitude dans les cimetières ; il put donc sauter de la hauteur de douze pieds sans se faire aucun mal.

Il n'avait pas besoin d'emporter le portrait d'Anne de Niebla, puisque, le lendemain, Anne de Niebla elle-même allait lui appartenir.

III

Le mort vivant

Le jour commençait à poindre à l'horizon, quand don Bernardo de Zuniga revint prendre son cheval dans l'auberge où il l'avait laissé.

Un malaise inconcevable s'était emparé de lui, et, quoique enveloppé dans son large manteau, il sentait le froid l'envahir graduellement.

Il demanda au garçon d'écurie quel était le serrurier du couvent ; on le lui indiqua.

Il demeurait à l'extrémité du village.

Don Bernardo, pour se réchauffer, mit son cheval au grand trot, et, au bout d'un instant, il entendit les coups de marteau retentir sur l'enclume, et, à travers les fenêtres et la porte ouvertes, il vit jaillir jusqu'au milieu de la rue des parcelles de fer rouge.

Arrivé à la porte du serrurier, il descendit de

cheval ; mais, de plus en plus envahi par le froid, il s'étonna de la roideur automatique de ses mouvements.

Le serrurier, de son côté, était resté le marteau levé et regardant ce noble seigneur de l'ordre d'Alcantara, qui descendait à sa porte et entrait chez lui comme une pratique ordinaire.

En voyant que c'était bien à lui qu'il avait affaire, le serrurier posa son marteau sur l'enclume, leva son bonnet et demanda poliment :

– Qu'y a-t-il pour votre service, monseigneur ?

– C'est toi qui es le serrurier du couvent de l'immaculée-Conception ? s'informa le chevalier.

– C'est moi, oui, monseigneur, répondit le serrurier.

– Tu as les clefs du couvent ?

– Non, monseigneur ; j'ai seulement les dessins, afin que, si l'une de ces clefs se perdait, je pusse la remplacer.

– Eh bien, je veux la clef de l'église.

– La clef de l'église ?

– Oui.

– Excusez-moi, monseigneur, mais il est de mon devoir de vous demander ce que vous comptez en faire.

– J'en veux marquer mes chiens pour les préserver de la rage.

– C'est un droit de seigneurie. Êtes-vous seigneur des terres sur lesquelles l'église est bâtie ?

– Je suis don Bernardo de Zuniga, fils de Pierre de Zuniga, comte de Bagnarès, marquis d'Ayamonte ; je commande à cent hommes d'armes et suis chevalier d'Alcantara, comme tu peux le voir par mon manteau.

– Cela ne se peut, dit le serrurier avec une expression visible d'effroi.

– Et pourquoi cela ne se peut-il pas ?

– Parce que vous êtes vivant et bien vivant, quoique vous paraissiez avoir froid, et que don Bernardo de Zuniga est mort cette nuit, vers une heure du matin.

– Et qui t'a dit cette belle nouvelle ? demanda le chevalier.

– Un écuyer portant un hoqueton aux armes de Bejar, lequel vient de passer il y a une heure pour aller commander un service funèbre au couvent de l'Immaculée-Conception.

Don Bernardo éclata de rire.

– Tiens, dit-il, voici, en attendant, dix pièces d'or pour ta clef. Je viendrai la chercher cette après-midi et t'en apporterai encore autant.

Le serrurier s'inclina en signe d'assentiment ; vingt pièces d'or, c'était plus qu'il ne gagnait en une année, et cela valait bien la peine de risquer une réprimande.

D'ailleurs, pourquoi serait-il réprimandé ? C'était l'habitude de marquer les chiens de chasse avec les clefs des églises pour les préserver de la rage.

Un seigneur qui le payait si généreusement ne pouvait pas, quel qu'il fût, être un voleur.

Don Bernardo remonta à cheval. Il avait essayé de se réchauffer à la forge ; mais il n'avait

pu y réussir : il espérait mieux du soleil, qui commençait à se montrer brillant comme il l'est déjà en Espagne au mois de mars.

Il gagna les champs et se mit à courir ; mais le froid l'envahissait de plus en plus, et des frissons glacés lui couraient par tout le corps.

Ce n'était pas tout : il semblait comme enchaîné au couvent, il décrivait un cercle dont le clocher de l'église formait le centre.

En traversant un bois, vers onze heures, il vit un ouvrier qui équarrissait des planches de chêne ; c'était une besogne qu'il avait bien souvent vu faire à des ouvriers, et cependant il se sentit comme entraîné malgré lui à questionner cet homme.

– Que fais-tu là ? lui demanda-t-il.

– Vous le voyez bien, très illustre seigneur, répondit celui-ci.

– Mais non, puisque je le demande.

– Eh bien, je fais une bière.

– En chêne ? C'est donc pour un grand seigneur que tu travailles ?

– C’est pour le chevalier don Bernardo de Zuniga, fils de monseigneur Pierre de Zuniga, comte de Bagnarès, marquis d’Ayamonte.

– Le chevalier est donc mort ?

– Cette nuit, vers une heure du matin, répondit l’ouvrier.

– C’est un fou, dit le chevalier en haussant les épaules.

Et il poursuivit son chemin.

En se rapprochant du village où il avait commandé la clef, il rencontra, vers une heure, un moine qui voyageait à mule, suivi d’un sacristain qui marchait à pied.

Le sacristain portait un crucifix et un bénitier.

Don Bernardo avait déjà dérangé son cheval pour laisser passer le saint homme, lorsque tout à coup, se ravisant, il lui fit signe de la main qu’il désirait lui parler.

Le moine s’arrêta.

– D’où venez-vous, mon père ? demanda le chevalier.

– Du château de Bejar, illustre seigneur.

– Du château de Bejar ? répéta don Bernardo étonné.

– Oui.

– Et qu'avez-vous été faire au château de Bejar ?

– J'ai été pour confesser et administrer don Bernardo de Zuniga, qui, vers minuit, s'étant senti mourir, m'avait fait appeler pour recevoir l'absolution de ses péchés ; mais, quoique je fusse parti en toute hâte, je suis encore arrivé trop tard.

– Comment ! trop tard ?

– Oui, à mon arrivée, don Bernardo de Zuniga était déjà mort.

– Déjà mort ? répéta le chevalier.

– Oui, et, de plus, mort sans confession. Que Dieu ait pitié de son âme !

– Vers quelle heure était-il mort ?

– Vers une heure de la nuit, répondit le moine.

– C'est une gageure, dit le chevalier avec

humeur ; ces gens-là ont parié de me rendre fou.

Et il remit son cheval au galop.

Dix minutes après, il était à la porte du forgeron

– Oh ! oh ! dit le forgeron, qu'a donc Votre Seigneurie ? Elle est bien pâle !

– J'ai froid, dit don Bernardo.

– Voici votre clef.

– Voici ton or.

Et il lui jeta dans la main douze autres pièces.

– Jésus ! dit le forgeron, où mettez-vous donc votre bourse ?

– Pourquoi cela ?

– Votre or est froid comme la glace. À propos...

– Qu'y a-t-il ?

– N'oubliez pas de vous signer trois fois avant de faire usage de la clef.

– Pourquoi cela ?

– Parce que, lorsqu'on forge une clef d'église,

le diable ne manque jamais de venir souffler le feu.

– C'est bien. Et toi, n'oublie pas de prier pour l'âme de don Bernardo de Zuniga, dit le chevalier en essayant de sourire.

– Je ne demande pas mieux, dit le serrurier ; mais j'ai bien peur que mes prières n'arrivent trop tard, puisqu'il est mort.

Quoique don Bernardo eût accueilli ces différentes rencontres d'un air calme, et eût reçu ces différentes réponses avec un sourire, ce qu'il avait vu et entendu depuis le matin n'avait pas laissé que de faire sur lui, si brave qu'il fût, une vive impression. Ce froid surtout, ce froid mortel qui allait croissant, glaçant jusqu'au battement de son cœur, gelant jusqu'à la moelle de ses os, le terrassait malgré lui.

Il pesait de ses pieds sur ses étriers et ne sentait plus l'appui qui le soutenait. Il serrait une de ses mains avec l'autre et ne sentait plus la pression de sa main.

L'air du soir arriva, sifflant à ses oreilles

comme une bise et traversant son manteau et ses vêtements comme si les uns et les autres n'avaient pas plus de consistance qu'une toile d'araignée.

La nuit venue, il entra dans le cimetière, et attacha son cheval au pied d'un platane. Il n'avait pas songé à manger de la journée, ni son cheval non plus.

Il se coucha dans les hautes herbes, pour échapper, autant que possible, au vent glacial qui l'anéantissait.

Mais à peine eut-il touché la terre que ce fut bien pis. Cette terre, pleine d'atomes de mort, semblait une dalle de marbre.

Peu à peu, quelque effort qu'il fit pour résister au froid, il tomba dans une espèce d'engourdissement dont il fut tiré par le bruit que faisaient deux hommes en creusant une fosse.

Il fit un effort sur lui-même et se leva sur son coude.

Les deux fossoyeurs, voyant un homme qui semblait sortir d'une fosse, poussèrent un cri.

– Oh ! pardieu ! dit-il aux fossoyeurs, je vous remercie de m'avoir éveillé. Il était temps.

– En effet, dirent ces hommes, remerciez-nous, Seigneur ; car, lorsque l'on s'endort ici, on ne se réveille guère.

–Et que faites-vous à cette heure dans ce cimetière ?

– Vous le voyez bien.

– Vous creusez une fosse ?

– Sans doute.

– Et pour qui ?

– Pour don Bernardo de Zuniga.

– Pour don Bernardo de Zuniga ?

– Oui. Il paraît que le digne seigneur, dans le testament qu'il a fait il y a quinze jours ou trois semaines, a demandé à être enterré dans le cimetière du couvent de l'Immaculée-Conception, de sorte qu'on est venu nous dire ce soir seulement de nous mettre à la besogne ; maintenant, il s'agit de rattraper le temps perdu.

– Et à quelle heure est-il mort ?

– La nuit passée, à une heure du matin. La ! maintenant que la fosse est finie, don Bernardo viendra quand il voudra. Adieu, monseigneur.

– Attends, dit le chevalier, toute peine mérite salaire ; tiens, voilà pour toi et ton camarade.

Et il jeta à terre sept ou huit pièces d'or que les fossoyeurs s'empressèrent de ramasser.

– Sainte Vierge ! dit un des fossoyeurs, j'espère que le vin que nous allons boire à votre santé ne sera pas aussi froid que votre argent, sinon il y aurait de quoi geler l'âme dans le corps.

Et ils sortirent du cimetière.

Onze heures et demie venaient de sonner ; don Bernardo se promena une demi-heure encore, ayant toutes les peines du monde à se maintenir debout, tant il sentait son sang se figer dans ses veines ; enfin, minuit sonna.

Au premier coup qui frappa sur le timbre, don Bernardo introduisit la clef dans la serrure et ouvrit la porte.

L'étonnement du chevalier fut grand : l'église était éclairée, le chœur était ouvert, les piliers et

les voûtes étaient tendus de noir, mille cierges brûlaient en chapelle ardente.

Au milieu de la chapelle une estrade était dressée.

Il s'approche de l'estrade, se penche sur le cadavre, soulève le voile et pousse un cri.

Ce cadavre, c'est celui d'Anne de Niebla.

Il se retourne, regarde autour de lui, cherchant qui il peut interroger, et aperçoit le sacristain.

– Quel est ce cadavre ? demande-t-il.

– Celui d'Anne de Niebla, répond le brave homme.

– Depuis quand est-elle morte ?

– Depuis dimanche matin.

Don Bernardo sentit encore s'augmenter le froid qui glaçait son corps, quoiqu'il eût cru la chose impossible.

Il passa sa main sur son front.

– Hier, à minuit, demanda-t-il, elle était donc morte ?

– Sans doute.

– Hier, à minuit, où était-elle ?

– Où elle est cette nuit, à la même heure ; seulement, l'église n'était pas tendue, les cierges du cénotaphe étaient seuls allumés, et la grille du chœur était close.

– Quelqu'un, continua le chevalier, qui eût vu venir à lui hier, à cette heure, Anne de Niebla, eût donc vu venir un fantôme ? quelqu'un qui lui eût parlé, eût donc parlé à un spectre ?

– Dieu préserve un chrétien d'un pareil malheur ! mais il eût parlé à un spectre, mais il eût vu un fantôme.

Don Bernardo chancela.

Il comprenait tout : il s'était fiancé à un fantôme, il avait reçu le baiser d'un spectre.

Voilà pourquoi ce baiser était si froid, voilà pourquoi un fleuve de glace parcourait tout son corps.

À ce moment, cette annonce de sa propre mort, qui lui avait été donnée par le forgeron, par le menuisier, par le prêtre et par le fossoyeur, lui

revint à l'esprit.

C'était à une heure qu'il était mort, lui avait-on dit.

C'était à une heure qu'il avait reçu le baiser d'Anne de Niebla.

Ëtait-il mort ou vivant ?

Y avait-il déjà une séparation de l'âme et du corps ?

Était-ce son âme qui errait aux environs du couvent de l'Immaculée-Conception, tandis que son corps expiré gisait au château de Béjar ?

Il rejeta le voile qu'il avait écarté du visage de la morte, et s'élança hors de l'église : le vertige l'avait saisi.

Une heure sonnait.

Tète basse, le cœur oppressé, don Bernardo s'élance dans le cimetière, trébuche à la fosse ouverte, se relève, détache son cheval, saute en selle, et s'élance dans la direction du château de Bejar.

C'est là seulement que se résoudra pour lui

cette terrible énigme de savoir s'il est mort ou vivant.

Mais, chose étrange ! ses sensations sont presque éteintes.

Le cheval qui l'emporte, il le sent à peine entre ses jambes ; la seule impression à laquelle il soit sensible, c'est ce froid croissant qui l'envahit comme un souffle de mort.

Il presse son cheval, qui, lui-même, paraît un cheval spectre.

Il lui semble que sa crinière s'allonge, que ses pieds ne touchent plus la terre, que son galop a cessé de retentir sur le sol.

Tout à coup, à sa droite et à sa gauche, deux chiens noirs surgissent sans bruit, sans aboiement ; leurs yeux sont de flamme, leur gueule est couleur de sang.

Ils courent aux flancs du cheval, les yeux flamboyants, la gueule ouverte ; pas plus que le cheval ils ne touchent la terre : cheval et chiens glissent à la surface du sol ; ils ne courent pas, ils volent.

Tous les objets qui côtoient la route disparaissent aux yeux du chevalier, comme emportés par un ouragan ; enfin, dans le lointain, il aperçoit les tourelles, les murs, les portes du château de Bejar.

Là, tous ses doutes doivent être résolus ; aussi il presse son cheval, que les chiens accompagnent, que la cloche poursuit.

De son côté, le château semble venir au-devant de lui.

La porte est ouverte, le chevalier s'élance, il franchit le seuil, il est dans la cour.

Personne n'a pris garde à lui, et cependant la cour est remplie de monde.

Il parle, on ne lui répond pas ; il interroge, on ne le voit pas ; il touche, on ne le sent pas.

En ce moment, un héraut paraît sur le perron.

– Oyez, oyez, oyez, dit-il : le corps de don Bernardo de Zuniga va être transporté, selon les désirs exprimés par son testament, dans le cimetière du couvent de l'Immaculée-Conception ; que ceux qui ont le droit de lui jeter

de l'eau bénite me suivent.

Et il entre dans le château.

Le chevalier veut poursuivre le voyage jusqu'au bout.

Il se laisse glisser de sa monture, mais il ne sent plus la terre sous ses pieds, et il tombe à genoux, essayant de se cramponner de la main aux étriers de son cheval.

En ce moment, les deux chiens noirs lui sautent à la gorge et l'étranglent.

Il voulut pousser un cri, mais il n'en eut pas la force. À peine put-il exhaler un soupir.

Les assistants virent deux chiens qui semblaient se battre entre eux, tandis qu'un cheval s'évanouissait comme une ombre.

Ils voulurent frapper sur les chiens, mais ceux-ci ne se séparèrent que lorsqu'ils eurent accompli l'œuvre invisible qu'ils faisaient.

Alors ils s'élancèrent côte à côte hors de la cour, et disparurent. À la place où ils avaient séjourné dix minutes, on trouva des débris informes, et, au milieu de ces débris, le chapelet

d’Anne de Niebla.

En ce moment, le corps de Bernardo de Zuniga apparut sur le perron, porté par les pages et les écuyers du château.

Le lendemain, il fut inhumé en grande pompe dans le cimetière de l’Immaculée-Gonception, côte à côte avec sa cousine Anne de Niebla,

Dieu leur fasse miséricorde !

L’armoire d’acajou

J’ai entendu raconter, dans ma jeunesse, à un aide de camp du prince Eugène, qui avait servi sous mon père et qui se nommait Bataille, l’histoire suivante que je devrais envoyer inédite à mon confrère Gaboriau, lequel, avec le talent tout spécial qu’il a pour ces sortes de récits, en ferait un pendant au *Crime d’Orcival*, ou à *l’Affaire Lerouge*.

C’était pendant ces deux années de paix, qui luirent comme un doux soleil sur la France – entre la paix de Vienne et la campagne de Russie – toute cette fière jeunesse victorieuse de l’Europe qui, au moindre signal, accourait sous ses drapeaux, était revenue à Paris, qu’elle constellait de ses épaulettes d’or.

Tout ce qui était jeune était soldat, – tout ce qui était brave et intelligent était officier, tout ce qui avait un nom était chef de brigade, colonel ou général.

Un jour – c’était après Austerlitz – Napoléon

étant au balcon de Saint-Cloud, voit passer trois jeunes gens à cheval.

Il appelle Savary, chef de sa police militaire.

– Comment se fait-il, lui demanda le tout-puissant, qu'il y ait en France trois jeunes gens qui montent des chevaux de six mille francs, qui ne soient pas à mon service ? – Les connaissez-vous ?

Savary ne les connaissait pas.

– Informez-vous qui ils sont et amenez-les-moi.

Dix minutes après, on amenait M. de Turenne, M. de Septeuil et M. de Narbonne. Un quart d'heure après, bon gré, mal gré, ils étaient colonels.

Le premier devint chambellan de l'empereur. C'est lui qui, s'apercevant que Napoléon ne mettait jamais son gant de la main droite, réalisa une économie de trois ou quatre mille francs par an, en ne lui faisant faire que des gants de la main gauche et de temps en temps, un gant de la main droite, un gant de la main droite usait dix gants

de la main gauche.

Le second eut le malheur de plaire à la princesse *** qui lui fit cadeau d'une peau de panthère, aux yeux de rubis, que lui avait donné l'empereur. L'Empereur, en passant en revue dans la cour du Carrousel, reconnut cette peau.

Il appelle M. de Septeuil, qui était colonel de hussards.

– Monsieur, lui dit-il, vous allez partir pour l'Espagne vous y faire tuer.

M. de Septeuil partit dans la ferme intention d'obéir. Au bout de deux ans, il revenait avec une jambe de bois.

– Eh bien, monsieur ? lui demanda Napoléon en fronçant le sourcil.

– Sire, répondit M. de Septeuil, en montrant sa jambe, voici tout ce que j'ai pu faire pour Votre Majesté.

Un mystère royal planait sur la naissance du troisième. On parlait d'une fille qui s'était sacrifiée pour la plus grande gloire de l'Église, en supposant que les Jésuites tiennent à l'Église. On

nommait tout bas madame Adélaïde et le roi Louis XV. Celui-là fut aide de camp de Napoléon en Russie et ambassadeur à Vienne.

Revenons à notre récit, dont le héros n'avait l'honneur que d'être aide de camp du prince Eugène.

Bataille était au théâtre Feydeau. La salle de spectacle à cette époque, resplendissait d'or et de pierreries. Les jeunes officiers, dans cette vivante décoration, fournissaient les épaulettes, les aiguillettes, les broderies, les femmes, les diamants, les émeraudes et les perles.

Le jeune aide de camp était dans les loges de la cour. À deux loges de lui, il vit une femme seule. La femme était jolie, élégante, elle paraissait vingt-quatre ans à peine. Il essaya avec elle des signes de ce télégraphe d'amour dont l'invention remonte à Adam. La jeune femme paraissait connaître sur le doigt cette langue télégraphique. Le résultat du dialogue fut que l'aide de camp passa de la loge de la cour dans la loge de la dame.

Nos officiers étaient habitués aux victoires

faciles ; Bataille ne fut donc pas étonné, quand la jeune femme, vivement attaquée, se rendit et quand le premier article de la capitulation, – premier article accepté sans trop de contestations – fut qu'elle recevrait le vainqueur à souper chez elle.

Les autres articles devaient se débattre au souper.

Le spectacle parut long au jeune officier ; aussi se leva-t-il avant que la toile fût tombée. Comme cet empressement n'avait rien de blessant pour la dame, elle se leva à son tour, s'enveloppa de son schall, et, comme l'aide de camp voulait faire avancer une voiture :

– Oh ! ce n'est pas la peine, dit-elle, je demeure à deux pas d'ici, rue des Colonnes, n° 17 ; nous n'avons que la place Feydeau à traverser.

En effet, cinq minutes après, Mme de Saint-Estève – c'était le nom qu'avait donné la belle chercheuse d'aventures – sonnait à la porte du second étage d'une très belle maison.

Une jeune et jolie femme de chambre vint ouvrir.

– Ambroisine, dit madame de Saint-Estève, monsieur me fait l'honneur de souper avec moi ; n'ai-je pas trop présumé du zèle de Madeleine en pensant que je trouverai quelque chose de présentable ?

– Oh ! mon dieu, si madame avait fait dire, on aurait pu se procurer un poisson ; il y a un pâté de foie gras, deux perdreaux froids et une salade de céleris.

– Allez faire ouvrir quatre douzaines d'huîtres, cela suffira.

Bataille voulut faire quelques objections, mais d'un geste majestueux, madame de Saint-Estève fit signe à mademoiselle Ambroisine d'obéir et celle-ci sortit.

– Maintenant, dit madame de Saint-Estève en introduisant l'aide de camp dans un petit boudoir, permettez-moi de me débarrasser de tous ces bijoux, d'ôter mon corset dont une baleine m'entre dans la chair, et de passer un peignoir au

lieu de cette robe.

– Comment donc, madame, dit le jeune homme qui voyait tous ces préparatifs aboutir à un horizon charmant, faites, ma chère... à propos, comment vous nommez-vous ?

– Eudoxie.

– Ma chère Eudoxie. Seulement, revenez bien vite et rappelez-vous qu'on meurt en vous attendant.

La jeune femme lui envoya un baiser et sortit.

Resté seul, Bataille, curieux de savoir où il était et de juger l'oiseau par le nid, prit une bougie sur la cheminée, et se mit à regarder les étoffes, les meubles, les tableaux ; tout cela sentait son Aspasie d'une lieue, mais cependant était d'un goût exquis ; il ne s'étonnait que d'une chose, c'était qu'au milieu des meubles, en bois de rose et de Boulle, il y eut, dans ce charmant boudoir tout tapissé de satin, tout meublé de damas et de brocatelle, une longue armoire d'acajou faisant entre-deux de fenêtre.

Il s'en approcha pour voir si cette armoire

n'avait pas quelque incrustation précieuse qui la rendît digne de figurer au milieu de ce riche mobilier ; mais, en s'approchant de l'armoire, son pied glissa sur le parquet, dans quelque chose de gluant et d'humide.

Il se baissa pour voir dans quoi il avait glissé, et resta l'œil fixe et la respiration suspendue.

Il avait glissé dans du sang !

Un instant il douta, mais en abaissant la lumière jusqu'au niveau du parquet, il vit que ce sang coulait goutte à goutte de la rainure inférieure de l'armoire.

Il porta vivement la main à la serrure. Il n'y avait pas de clef.

Il abaissa de nouveau la tête, reçut sur son mouchoir une goutte de la liqueur rouge, l'approcha de la bougie.

Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien du sang !

Notre aide de camp était brave. Il avait vu les champs de bataille de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, et enfin de Wagram, où la

mort en deux jours faucha soixante mille vivants.

Jamais il n'avait éprouvé une terreur pareille à celle que lui inspira ce sang tombant, goutte à goutte, de la rainure de cette sombre armoire.

Il essuya son front ruisselant de sueur, posa son chandelier sur la cheminée, et essaya de rappeler ses esprits.

Qu'allait-il faire ?

Trouver un prétexte pour sortir et prévenir la police. Évidemment il y avait dans cette armoire le cadavre d'un corps fraîchement assassiné.

En ce moment, Mlle ou Mme Eudoxie de Saint-Estève, comme on voudra, reparaissait à la porte du salon avec un négligé charmant, peignoir de taffetas blanc garni de dentelles, aux manches ouvertes, qui laissaient voir jusqu'au-dessus du coude des bras merveilleusement blancs et d'une forme adorable, elle avait une fanchon de dentelles jetée sur ses cheveux blonds et nouée sous le cou, des bas de soie et des mules turques.

– Je vois avec bonheur à votre toilette, mon cher ange, dit Bataille, que vous n'exigerez pas

que je parte immédiatement après le souper. Je dois dire que j'espérais cette indulgence de votre part ; mais je suis soldat, je suis officier, aide de camp, par conséquent, esclave. Je vous demanderai, un quart d'heure à mon tour, le temps d'aller aux Tuileries pour prendre les ordres du prince.

Mme de Saint-Estève fit la plus jolie petite moue du monde.

– Oh ! je connais ces défaites-là, dit-elle, vous ne reviendrez pas.

– Et pourquoi ne reviendrais-je pas ?

– Parce que ce n'est pas votre prince que vous avez oublié de prévenir, c'est votre femme.

– Je ne suis pas marié.

– Votre maîtresse, alors.

– Tenez, dit l'officier, voulez-vous, avant de me laisser partir, une preuve de mon retour ?

– Je vous avoue que cela me rassurerait, et j'ai besoin d'être rassurée.

Bataille tira de son gilet une montre garnie de

diamants, que lui avait donné le prince.

– Prenez cette montre, lui dit-il, vous me la rendrez en me revoyant.

D'un coup d'œil rapide, Mlle Eudoxie, qui paraissait se connaître en pierreries, évalua la montre à la somme de 3 ou 4000 francs.

Dès lors, elle fut rassurée sur le retour de son convive.

L'aide de camp sortit, courut à une voiture, sauta dedans, se fit conduire à la police ; un agent principal veille toujours, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce soit.

Il lui conta tout.

Celui-ci se fit exactement renseigner sur la topographie de la maison, et invita l'aide de camp à retourner rue des Colonnes et à souper tranquille.

Si brave qu'il fût, Bataille eut un moment d'hésitation.

Il voyait sans cesse ce sang coulant goutte à goutte par la rainure de l'armoire.

Enfin, il se décida à suivre le conseil de l'homme de police, mais il passa chez lui, se mit en uniforme et prit son sabre.

La rapidité avec laquelle la porte s'ouvrit prouva qu'il était attendu avec impatience, mais en le voyant en uniforme et le sabre au côté, madame de Saint-Estève manifesta son étonnement.

– Oh ! en uniforme ! s'écria-t-elle, et avec son sabre, son grand sabre au côté, mais vous vous en allez donc en guerre, comme monsieur de Malbrough ?

Et elle prononça ces mots : son grand sabre, assez haut pour qu'une ou plusieurs personnes placées dans la chambre à côté puissent entendre.

Cependant cette explosion partie, il ne fut pas question de récriminations. Madame de Saint-Estève fit la meilleure mine du monde à son convive.

– Pour que nous soupions d'une façon plus intime ajouta-t-elle, j'ai fait mettre la table dans le boudoir.

Cette nouvelle ne produisit point sur Bataille tout l'effet que madame de Saint-Estève en attendait.

– Dans le boudoir, ah ! dit le jeune officier, en effet, nous serons très bien dans le boudoir.

Eudoxie le regarda avec étonnement, tant était singulière sa façon d'approuver.

Mais lui, s'apercevant de sa faute, souriant et lui prenant galamment la taille, lui dit une de ces banalités comme on en dit aux courtisanes et qui leur suffisent, ces dames n'étant point habituées à une trop grande courtoisie.

Un souper y était servi, avec tous les accessoires du luxe le plus raffiné ; des bougies brûlaient aux lustres, aux candélabres et aux chandeliers.

Les cristaux étincelaient.

Les assiettes de porcelaine de Saxe portaient le chiffre de la maîtresse de la maison, entouré d'une guirlande de roses.

Mais ce fut ni sur les assiettes, ni sur les cristaux, ni sur les bougies incandescentes que se

portèrent les yeux de l'aide de camp.

Ce fut sur l'armoire sombre au milieu de tous ces objets étincelants.

Eudoxie saisit ce regard au passage.

– Ah oui, dit-elle en souriant, vous vous demandez comment une armoire aussi vulgaire s'est égarée parmi ces meubles dorés, c'est mon armoire à linge ; j'en ai commandé une en Boulle qui va avec le reste de l'appartement.

– En vérité, vous avez eu raison, chère Eudoxie, cette armoire choque la vue.

– Tournez-lui le dos, vous ne la verrez pas.

– Non, ma foi, s'écria l'inconsidéré jeune homme.

– Et pourquoi cela ? demanda Eudoxie avec inquiétude.

– Mais pour rien, répondit Bataille avec indifférence, et la preuve c'est que m'y voici.

Et, en effet, il s'assit le dos tourné à l'armoire.

Le souper était d'une délicatesse extrême et digne du reste, et cependant notre jeune aide de

camp ne l'estima pas selon son mérite.

Cette maudite armoire placée derrière lui l'inquiétait.

Il lui semblait toujours qu'il l'entendait craquer et s'ouvrir. Heureusement il était placé devant une glace et rien ne pouvait se passer derrière lui qu'il ne le vît.

Il ne s'y passa rien.

À la fin du souper, comme son convive trouvant que la police se faisait bien attendre, paraissait de plus en plus préoccupé, Eudoxie crut que cette préoccupation lui venait de l'absence de sa montre.

– À propos, dit-elle à sa camérière, et la montre du colonel ?

La montre fut apportée sur un plat d'argent.

L'officier remercia de la tête et la remit dans son gousset, mais n'en parut pas moins préoccupé.

Il était une heure à la pendule.

Le souper était fini, le café et les liqueurs

étaient pris ; la belle Eudoxie affectait des poses penchées qui, par leur abandon, en arrivaient presque au reproche. Il y a une chose dont les hommes craignent encore plus d'être soupçonnés que de poltronnerie, et notre aide de camp commençait à voir que son hôtesse en était à la limite du doute.

Un pas encore, et son sourire narquois passait au soupçon.

L'officier en prit son parti. Il se promit de laisser son sabre à la portée de sa main, de ne pas s'endormir, ce qui n'avait rien de bien difficile près d'une jolie femme, et baisant la main d'Eudoxie :

– Madame, lui dit-il, n'avez-vous pas une autre pièce de votre appartement à me faire voir ?

– Enfin ! dit-elle. Savez-vous que je commençais à me dire que vous n'étiez guère curieux.

Et, s'appuyant sur le bras de Bataille, elle s'avança vers la chambre à coucher, dont la porte à moitié ouverte laissait voir un charmant

ameublement de satin bleu de ciel, qu'une lampe d'albâtre, seule lumière qui éclairât la chambre, glaçait d'argent.

Au moment où ils mettaient le pied que le tapis feuille morte qui laissait à la tapisserie azurée toute sa valeur, un coup violent retentit à la porte de l'escalier.

L'officier tressaillit ; la courtisane devint aussi pâle que la dentelle de son peignoir.

On frappa un second coup, puis un troisième, et une voix cria :

– Au nom de l'empereur, ouvrez !

La courtisane lança un regard terrible, un regard de vipère irritée au jeune homme.

Celui-ci s'écarta d'elle comme s'il avait vu briller un poignard dans sa main.

Puis en même temps qu'elle s'écartait de lui, lui faisait un bond de côté, et sa main saisissait la garde de son sabre.

La même voix retentit une seconde fois, répétant :

– Au nom de l'empereur, ouvrez !

– Ah ! lâche ! dit-elle en grinçant des dents, voilà ce que tu attendais.

La femme de chambre apparut, plus pâle encore que sa maîtresse.

– Que faut-il faire, madame ? demanda-t-elle.

– Ouvrez.

– Mais eux ?...

– Je vais les prévenir.

Et elle s'élança dans un corridor qui paraissait conduire à la cuisine et aux chambres de domestiques.

La voix fit entendre une troisième fois les paroles sacramentelles qui, après cinq secondes de silence, furent suivies de celles-ci :

– Enfoncez la porte !

– Inutile ! cria la femme de chambre, on ouvre.

Et, en effet, elle ouvrit.

C'était l'homme de la rue de Jérusalem auquel

s'était adressé notre officier ; il était suivi d'un commissaire de police, de trois gendarmes et d'un serrurier.

Un des gendarmes resta sur le palier.

Bataille remarqua qu'il se penchait et criait à un autre gendarme qui gardait probablement la porte de la rue :

– Attention ! nous y sommes.

– Enfin ! dit Bataille s'adressant à l'homme de police, mieux vaut tard que jamais.

– Bon ! dit l'homme de police en riant, j'avais pensé que près d'une jolie femme vous ne vous endormiriez qu'à trois heures du matin, et j'avais encore une heure devant moi.

En ce moment, la courtisane parut sur la porte de la chambre ; elle était pâle, mais paraissait calme.

– Puis-je savoir, messieurs, dit-elle d'un ton railleur, ce que me vaut l'honneur de votre visite ?

– Madame, répondit l'agent de la sûreté, nous venions vous demander des nouvelles de

monsieur ; il indiqua Bataille.

– Seriez-vous chargé, par hasard, de veiller sur la chasteté de MM. les officiers de la grande armée ?

– Non, mais nous sommes chargés de veiller à ce qu'on ne les enferme pas dans des armoires d'acajou.

– Dans des armoires d'acajou ? répéta Eudoxie avec une surprise visiblement mêlée d'angoisse.

– Oui, reprit l'agent, dans des armoires d'acajou ; et vous en avez une dans votre boudoir, belle dame, qui préoccupe la police au point, ma foi, qu'elle a résolu de la visiter. Voulez-vous bien nous accompagner pour nous en ouvrir la porte.

Et l'agent, servant de guide au commissaire de police, s'avança vers le boudoir, encore éclairé *a giorno*, et marcha droit à l'armoire.

La courtisane le suivait, roidit par la terreur, mais comme attirée par une force invincible.

– La clef ? demanda l'agent.

– Je ne sais pas où elle est, balbutia Eudoxie.

– Nous vous donnons une minute pour vous en souvenir.

Pendant cette minute de silence et d'attente, où tout le monde, moins la sentinelle du palier, était dans le boudoir, on entendit le gendarme du palier crier : à moi !

Ce cri fut suivi d'un coup de feu.

L'aide de camp bondit dans l'antichambre le sabre à la main, et trouva le gendarme luttant contre deux hommes.

D'un coup de taille il fendit la tête à l'un, d'un coup de pointe perça l'autre de part en part.

– Ah ! par ma foi, gendarme, dit-il, je vous remercie. Jusqu'ici j'ai joué le rôle d'un sot ; grâce à vous, j'ai pris ma revanche.

– Qu'il y a-t-il ? demanda le gendarme qui gardait la porte de la rue.

– Rien, dit celui du palier.

La courtisane était devenue livide.

L'aide de camp rentra, et fit signe de la main que chacun reprît sa place.

– Tout est fini, dit-il, vous pouvez continuer.

– Eh bien, madame, demanda l'agent, cette clef ?

– Je vous ai déjà dit, monsieur, que je ne savais pas où elle était.

La réponse était prévue.

S'adressant au serrurier :

– Venez ici, mon ami, lui dit l'agent.

Le serrurier essaya successivement trois rossignols ; au troisième la serrure céda et la porte s'ouvrit.

Un cadavre percé de trois coups de couteau, la poitrine nue, la tête penchée sur la poitrine, n'ayant que son pantalon de drap fin, était suspendu par-dessous les aisselles aux patères que l'on met ordinairement dans les armoires pour soutenir les robes.

C'était le sang qui avait coulé de ses trois blessures qui filtrait goutte à goutte par la rainure de l'armoire.

L'agent le prit par les cheveux et souleva sa

tête.

C'était un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, qu'à la finesse de sa peau et à l'élégance de sa chevelure, on pouvait reconnaître pour un fils de famille.

Mme Eudoxie de Saint-Estève avait pris le parti de s'évanouir.

– Ce que c'est que d'avoir les nerfs délicats, dit l'agent. Gendarme, emportez madame dans sa chambre, et veillez sur elle et sur sa camérière.

Le gendarme auquel cet ordre était donné prit la belle Eudoxie entre ses bras, et la porta dans sa chambre.

Sa camérière le suivit.

– Monsieur le colonel, dit l'agent de police, savez-vous ce que c'est qu'une souricière ?

– C'est la machine avec laquelle on attrape les souris, je pense, répliqua celui-ci.

– Et les assassins, dit l'agent.

– Les assassins ? dit l'officier. Je crois qu'ils sont en assez mauvais état, pour que nous

n’ayons rien à craindre d’eux.

– Bon, fit l’agent de police, ils ne sont probablement pas les seuls. Accordez-nous l’honneur de votre présence, et vous allez voir comment cela se pratique, à moins que vous n’aimiez mieux aller vous coucher.

– Merci, dit Bataille, je n’ai pas envie de dormir.

– Eh bien alors, ne perdons pas de temps.

Puis s’adressant au magistrat :

– M. le commissaire de police, lui dit-il, si vous craignez que votre femme ne soit inquiète, rentrez chez vous ; votre présence ici n’est plus absolument nécessaire.

– C’est possible, monsieur, répondit-il, mais mon devoir veut que j’y reste.

– Restez-y. Quant à vous, mon brave, dit-il au serrurier, comme nous n’avons plus de porte à ouvrir...

– C’est-à-dire que vous me renvoyez, dit le disciple de Saint-Éloi.

– Non, je dis seulement que je n'ai plus besoin de vous.

– C'est que j'aimerais bien rester, dit le serrurier, je n'ai jamais vu de souricière et ce doit être curieux.

– Restez alors, mais ne faites pas de bruit avec votre ferraille.

– Soyez tranquille, dit le serrurier ; je ne bougerai pas plus que mon enclume.

– Alors, attention ! dit l'agent.

Il siffla d'une manière particulière ; le gendarme qui était à la porte de la rue monta.

– Le coup de pistolet qui a été tiré a-t-il été entendu de la rue ? lui demanda l'agent.

– À peine, répondit le gendarme ; en tout cas, il n'y a produit aucun effet, la rue étant complètement déserte.

– La porte de la rue est fermée ?

– Oui.

– Le concierge ?

– Je lui ai ordonné de se coucher et de ne pas

souffler mot. Il a obéi.

– C'est très bien, allez vous installer dans sa loge, et veillez à ce qu'il tire le cordon si l'on vient sonner ou frapper à sa porte.

– J'y vais.

Le gendarme disparut. On entendit le bruit de ses pas diminuer au fur et à mesure qu'il descendait les marches de l'escalier, puis le cri de la porte du concierge, qui s'ouvrait et qui se refermait.

– Maintenant, à nous autres, dit l'agent. D'abord fermons la porte du palier ; là, maintenant, éteignons tout, moins mon rat de cave, de la lumière duquel il faudra vous contenter jusqu'au retour de l'aurore, mais peut-être n'aurons-nous pas à attendre jusque là. Bien, tout est éteint, voilà une lumière qui ne vous fera pas mal aux yeux. Un gendarme de chaque côté de la porte du palier ; un autre derrière la porte pour ouvrir. Je me charge, s'il est besoin, de contrefaire la voix de femme. Tout le monde est à son poste ? continua l'agent voyant les gendarmes à la place qu'il leur avait indiquée, et

l'officier, le commissaire de police et le serrurier installés confortablement sur les chaises de la salle à manger, il n'y a plus qu'à moi de prendre le mien.

Et il alla s'emboîter dans l'embrasure de la fenêtre de la salle à manger donnant sur la rue.

– Maintenant, dit-il, que personne ne parle ni ne bouge sans nécessité.

Tous les assistants étaient trop intéressés par leur curiosité à ce qui allait se passer pour que l'envie prît à aucun d'eux de manquer à la recommandation. Aussi, il se faisait un tel silence que l'on comptait les tic-tac de la pendule de la salle à manger.

Elle sonna trois heures.

On entendit le roulement lointain d'un fiacre.

– Voilà qui pourrait bien être pour nous, dit l'agent ; attention !

La recommandation était inutile. Le silence était si grand, que chacun entendait le battement de son cœur.

Le fiacre approchait.

Il entra dans la rue.

Il s'arrêta à la porte.

L'agent leva son doigt en souriant.

Trois petits coups retentirent.

On entendit le craquement de la porte qui s'ouvrait.

Puis un des gendarmes, passant la tête par la porte de la salle à manger, dit :

– On monte !

L'agent avait déjà quitté la fenêtre, et à pas de loup il avait passé dans l'antichambre.

On entendit gratter à la porte du palier.

– Est-ce toi ? dit l'agent, imitant, à s'y tromper, une voix de femme.

– Oui, répondit une autre voix qui était loin d'avoir la même douceur ; y a-t-il de l'ouvrage, cette nuit ?

– Je crois bien, répondit l'agent.

– Alors, ouvre-moi.

L'agent ouvrit la porte, et de sa voix

ordinaire :

– Entre, mon garçon, lui dit-il.

Le cocher de fiacre, car c'était le cocher en personne, eut un moment d'hésitation, quand au lieu de se voir en face de la femme de chambre de Mme de Saint-Estève, dont il avait cru reconnaître la voix, il se vit en face d'un homme.

Mais deux mains qui en s'allongeant, le saisirent au collet, ne lui laissaient plus son libre arbitre, et, au lieu de reprendre le chemin de l'escalier, comme il l'eût désiré, force lui fut d'entrer dans l'antichambre.

Pris en flagrant délit, conduit à l'armoire où pendait toujours le cadavre, le malheureux n'essaya pas même de nier.

Il avoua qu'il venait toutes les nuits demander s'il y avait de l'ouvrage ; quand il y en avait, il chargeait son fiacre, et, en passant sur le pont d'Iéna, il le vidait dans la Seine.

En quatre mois, il avait emporté vingt-et-un cadavres.

*

L’aide de camp et le serrurier savaient maintenant ce que c’était qu’une souricière, et, n’ayant plus rien à faire rue des Colonnes, ils allèrent se coucher.

L’agent envoya un de ses gendarmes chercher un fiacre sur le boulevard.

On mit dans le premier fiacre le cadavre de l’assassiné et ceux des deux assassins.

On mit sur le siège le cocher avec un gendarme.

On mit dans le second fiacre Mme Eudoxie de Saint-Estève et sa femme de chambre, en compagnie de deux gendarmes et de l’agent.

Le commissaire de police monta sur le siège et se chargea de conduire.

Le dernier gendarme fut laissé de garde à la maison.

– Où faut-il conduire ces messieurs ? demanda le premier cocher d’une voix tremblante.

– À la morgue, répondit l'agent.

– Comment ! à la Morgue ! s'écria Mme de Saint-Estève, dont les dents claquaient.

– Soyez tranquille, dit l'agent, nous n'y laisserons que les morts ; les vivants ont une autre destination.

Elle se tut.

On s'arrêta, en effet, à la Morgue, où les trois morts furent déposés.

– Où allons-nous, maintenant ? redemanda le même cocher d'une voix plus tremblante encore.

– À la Préfecture de police, répondit l'agent.

– Et de là ? balbutia Mme de Saint-Estève.

– Hélas ! aux assises.

– Et des assises ?

– À la place de Grève, selon toute probabilité, ma belle enfant.

*

Mme Eudoxie de Saint-Estève suivit exactement l'itinéraire tracé par l'agent de police.

La femme de chambre et le cocher furent condamnés aux galères à perpétuité.

*

Le jeune homme assassiné fut reconnu pour le fils de M. Arthur Mornand, agent de change.

Les deux assassins furent jetés incognito dans la fosse commune.

Le dévouement des pauvres

I

Nous avons dit dans notre dernier numéro quelle était la bienfaisance des riches : disons, dans celui-ci, quel est le dévouement des pauvres.

Il y a dans un des vieux quartiers de Montmartre, dans un des quartiers les plus pauvres du Paris actuel, une famille composée de dix personnes : le père, la mère, huit enfants.

Je connais cette famille, et je vais vous dire à quelle occasion j'ai fait sa connaissance.

Un matin, vers neuf heures, mon valet de chambre ouvrit la porte de ma chambre à coucher. Je ne dormais pas, mais tout y était encore sombre. Souvent je rêve le matin, n'ayant pas pu dormir pendant la nuit.

– Monsieur est-il éveillé ? demanda-t-il.

– Que me voulez-vous ?

– Une jeune fille désire parler à monsieur.

– Son nom ?

– Je le lui ai demandé, elle dit que vous ne la connaissez pas.

– Son âge ?

– Elle peut avoir dix-huit ou vingt ans.

– Demandez-lui dix minutes, le temps de me lever, à moins qu'elle ne craigne pas d'entrer dans une chambre à coucher de garçon.

Mon valet de chambre disparut.

– Monsieur, dit-il en rentrant, elle est très pressée, et demande à vous voir le plus vite possible.

– Ouvrez partout, et faites entrer.

Tomaso tira les rideaux et ouvrit la fenêtre toute grande.

Un beau rayon de soleil, un de ces rayons de soleil de février qui sentent déjà l'approche du printemps, envahit ma chambre, un peu triste de sa tenture verte et ses corniches noires, et l'égaya.

Deux moineaux curieux vinrent se poser sur ma balustrade, regardèrent ce que je faisais dans

mon lit, et s'envolèrent.

À l'instant, la jeune fille entrait par la porte. Autre oiseau, oiseau tout noir, mince et svelte, ayant sous son voile l'air d'une hirondelle.

Je fus près de lui dire :

– Ce n'est pas encore votre avril, cher petit oiseau, que venez-vous faire ici avant le printemps ?

Mais je compris que, ne sachant pas ce qui se passait dans ma pensée, ma demande l'embarrasserait fort. Je me contentai seulement, la voyant toute émue et toute troublée, de lui tendre les deux mains et de lui demander :

– Quel bon vent vous amène, mon bel enfant ?

Je voulus l'attirer à moi, voyant qu'elle était intimidée et qu'elle hésitait à me répondre ; mais elle, se laissant glisser sur ses deux genoux, me prit et me serra les mains que je lui tendais, et se mit à pleurer.

– Ah ! monsieur, dit-elle, je ne vous connais pas, mais, sans doute, par une révélation du ciel, il m'a semblé que vous deviez me sauver.

– Que vous arrive-t-il, mon enfant ?

– Mon frère est tombé à la conscription, et maman mourra de chagrin s'il faut qu'il parte.

– Mais vous ne venez pas me demander de l'empêcher de partir, n'est-ce pas ?

– Au contraire, monsieur, je n'espère qu'en vous.

– Mon cher enfant, vous me demandez la chose la plus difficile qu'il y ait au monde, la chose impossible. Rien qu'une mauvaise constitution, et par conséquent une réforme, ne peut empêcher un conscrit de rejoindre ses drapeaux.

– Ah ! monsieur, vous connaissez tant de monde, et on vous dit si bon.

Ses larmes redoublaient. Je mourais d'envie de lui rendre service, mais je ne voyais aucun moyen. Parfois j'avais obtenu des congés, mais les soldats étaient sous les drapeaux ; parfois j'avais obtenu des abréviations de service, mais les soldats avaient servi quatre ans, cinq ans ; parfois enfin j'avais fait rester des jeunes gens

aux dépôts de Paris, mais pas dans les moments où le thermomètre politique était à la guerre.

Et cependant, je le répète, je mourais d'envie de faire quelque chose pour elle.

– Écoutez, lui dis-je, j'ai au ministère de la Guerre un ami ; je le connais depuis cinquante ans. S'il y a un homme au monde qui puisse sauver votre frère, c'est lui. D'abord parce que son cœur le portera à faire une bonne action, et ensuite parce que je suis convaincu qu'il sera heureux de me rendre service. Voulez-vous vous risquer ? Je vous donnerai une lettre pour lui, mais je ne vous promet rien.

– C'est la seule ressource qui me reste, n'est-ce pas ?

– La seule.

– Donnez-moi la lettre, j'irai.

– Et en revenant, vous me direz comment vous avez été reçue ?

– Oh ! donnez ! donnez !

J'écrivis la lettre et la lui remis, sans grand espoir de réussite.

Deux heures après, elle revint.

J'interrogeai son visage ; il n'était pas tout à fait désespéré.

– Eh bien ? demandai-je, que vous a-t-il répondu ?

– Que c'était bien difficile, mais qu'il n'en allait pas moins tâcher de faire ce que vous lui demandiez. Seulement, si vous ne le pressez pas vous-même, il nous oubliera.

J'étais assez de son avis ; j'invitai mon ami à dîner pour le surlendemain, et là, j'insistai moi-même.

– Laisse-moi huit jours, me dit-il ; dans huit jours, je te donnerai une réponse.

Comme rien ne pressait autrement, que la révision n'avait pas encore eu lieu, je lui accordai ces huit jours.

Le neuvième jour, avec une ponctualité toute militaire, je reçus ce mot :

« Ton protégé est attaché au dépôt de Vincennes ; il portera l'habit militaire mais ne partira pas.

« Cela suffit à sa mère éplorée ? »

Je pris une voiture et je courus annoncer cette bonne nouvelle à la famille.

Elle en avait grand besoin. La mère, le père et les huit enfants pleuraient.

C'est qu'une neuvième enfant, jeune femme de vingt-deux ans, mariée depuis neuf mois, s'en allait mourant de la poitrine.

Cependant la nouvelle que j'apportais répandit quelque baume sur la blessure commune, et quelque chose comme un sourire reparut sur tous ces visages humides de larmes.

– Si vous étiez bien bon, dit la jeune fille, qui était venue chez moi, vous monteriez chez ma sœur, qui demeure dans la maison à côté, pour lui annoncer cette bonne nouvelle. Elle sera si heureuse, avant de mourir, de voir celui qui aura probablement empêché son frère d'être tué.

Je n'avais garde de me refuser à ce pieux désir, je me laissai embrasser par toute la famille, et même par un pauvre petit malade qui tremblait la fièvre dans un coin ; et, guidé par la jeune fille,

je montai les quatre étages de la maison voisine.

La mourante était seule, assise dans un grand fauteuil de paille, raccommodant des habits d'enfant, s'interrompant pour tousser à chaque aiguille qu'elle tirait. Dans un pauvre berceau d'osier, à côté d'elle et à portée de sa main, était couchée une petite créature de deux mois, qui semblait être née la veille. Elle était venue avant le terme, c'est-à-dire à sept mois ; elle n'avait rien trouvé dans le sein de sa mère, tari par la fièvre, et buvait de temps en temps quelques gouttes de lait au biberon.

– Ma bonne Ernestine, dit la jeune fille en entrant, c'est M. Dumas qui a voulu t'annoncer lui-même la bonne nouvelle. Léon ne partira pas, et, quoique soldat, fera son temps de service à Vincennes ou à Paris, c'est-à-dire près de nous.

Une faible rougeur passa sur son visage, un mélancolique sourire effleura ses lèvres.

– Oh ! pauvre mère, dit-elle, tant mieux ! C'eût été trop de deux à la fois ; et cela sans compter mon petit frère. Comment va-t-il le pauvre Jules ?

C'était l'enfant que j'avais vu tremblant la fièvre dans la maison d'à côté.

La jeune fille haussa tristement les épaules, d'un air qui voulait dire :

– Tu sais bien que nous n'y comptons plus.

Pendant ce temps, la malade m'avait pris les mains et, de ses doigts osseux, les avaient approchés de ses lèvres pâles.

Je les lui ôtai doucement, et j'allai au berceau de l'enfant.

Tout cela était navrant.

La jeune fille tenait sa sœur embrassée, toutes deux pleuraient. Il y a des douleurs qui n'ont pas de consolations, et pour lesquelles on ne trouve pas une parole, parce que l'on comprend qu'elles sont inconsolables.

La jeune fille sentit que je devais souffrir énormément du spectacle que j'avais sous les yeux.

– Allons, dit-elle, tu voulais voir M. Dumas, qui nous a rendu la joie à tous ; tu l'as vu, sois heureuse.

La mourante me tendit la main.

Je la pris et la serrai doucement.

– Je vais prier pour vous, me dit-elle.

Et elle me fit un signe de la tête, qui se termina par un regard du ciel.

Je sortis avec sa sœur ; je m'arrêtai sur le palier, ne pouvant aller plus loin. J'étouffais.

La jeune fille me regarda profondément dans les yeux.

– Il n'y a plus d'espoir pour elle, n'est-ce-pas ? me dit-elle.

– Aucun, lui répondis-je. Le mieux est vous, qui me paraissez la plus forte de la famille, de vous préparer à cette perte, et d'y préparer votre mère.

– Mon dieu ! croyez-vous que ce soit si proche que cela ? Vous le voyez, elle est encore debout.

– Ces sortes de maladies, ma chère enfant, vous livrent tout vivant, pour ainsi dire, à la mort. Ainsi donc, ne vous abusez pas, et attendez-vous d'un moment à l'autre...

– C’est une affaire de jours, à ce que vous croyez ?

– C’est une affaire d’heures, mon pauvre petit ange. Dans tous les cas, quelque chose qui arrive, si je puis vous être utile, pensez à moi.

Le soir, vers onze heures, la porte de ma chambre s’ouvrit.

– C’est la jeune fille en noir, me dit Tomaso.

J’allai au-devant d’elle.

– Eh bien ? lui demandai-je.

– Elle est morte il y a une demi-heure, dit-elle en se jetant dans mes bras.

– Et je puis vous être bon à quelque chose ?

– Oh ! oui, à pleurer tout à mon aise.

Et, en effet, jusqu’à une heure du matin, elle pleura appuyée sur mon épaule.

À une heure du matin, mon valet de chambre la reconduisit chez elle.

II

Je ne sais rien de plus beau à étudier, rien qui relève plus l'homme à ses propres yeux, que la lutte du travail contre la misère.

Le plus grand malheur qui puisse entrer dans toutes les maisons, mais surtout dans la maison des travailleurs, c'est la mort. Pendant deux ou trois jours, la mort brise le travail. On travaille mal en pleurant.

Les grandes douleurs ont leurs moments d'atonie et d'immobilité : l'âme se replie sur elle-même et paralyse le corps. Puis la mort coûte cher à Paris.

Or, la mort était entrée, comme nous l'avons dit, dans notre chapitre précédent, chez la pauvre famille de la rue Myrrha. À la place d'une mère qui vivait à part et qui ne coûtait rien, restait un enfant, qui, certes ne coûterait pas grand-chose en nourriture, mais qui allait coûter beaucoup, en insomnies, en soins, en empêchement de travail,

pour la personne chargée de veiller sur lui.

Au milieu de la douleur générale, il fallut penser aux dépenses mortuaires. Il ne s'agissait pas de songer à acheter une tombe. Cette consolation du riche, qui sera propriétaire de sa couche funèbre, est encore ôtée au pauvre.

Le plus mesquin enterrement à Paris coûte soixante-dix francs ; quarante-cinq francs payables aux pompes funèbres, quinze francs à l'église et dix francs en frais divers.

La mort était entrée à l'improviste dans la maison et avait trouvé la bourse complètement vide.

On emprunta ces soixante-dix francs à un ami, à qui on promit de les rendre, et, à qui on les rendit, dix francs par mois.

Il ne fallut pas songer à travailler ce jour-là, ni le jour de l'enterrement, ni même le lendemain. On vécut comme on put ces trois jours.

Les ressources ordinaires de la maison étaient le travail du père qui peut gagner cinq francs par jour, mais qui ne les gagne pas tous les jours ; le

travail des deux jeunes filles, qui, de son côté, peut monter à cinq francs ; il ne fallait plus compter sur le travail de la mère, qui avait spécialement hérité de la petite orpheline.

Les gens riches, et nous ne faisons allusion à personne, ne se doutent pas des sacrifices qu'il faut s'imposer pour vivre à onze personnes avec dix francs par jour, que l'on ne gagne pas tous les jours : et surtout avec six mâchoires d'enfants et deux estomacs de jeunes filles, qui ne demanderaient pas mieux que de bien vivre pour entretenir leur jeunesse et leur beauté, et cela, quand le pain est à vingt sous les quatre livres.

Avec dix francs par jour, dont il faut ôter vingt sous de loyer, on boit du mauvais cidre à quatre sous, moins sains que de l'eau pure, mais qui, enfin, n'est pas de l'eau ; puis, de temps en temps, le père et la mère, en faveur de leur âge, boivent un verre de vin ; et de quel vin !...

Un nouveau malheur, contre lequel la Providence réagit heureusement à l'instant même, faillit atteindre la famille.

Envoyée en commission par son père, un soir,

vers dix heures, la plus jeune des deux filles ne rentra point.

Avant d'aller plus loin je dois raconter par quel étrange moyen la Providence, que je viens de mettre en scène, combattit, comme je l'ai dit, ce nouveau malheur. Jane l'aînée des deux jeunes filles, celle qui était venue intercéder près de moi pour son frère, avait continué de venir me faire une visite une fois par semaine, et je l'avoue, l'heure qu'elle me donnait était attendue par moi avec impatience.

C'était une de ces natures essentiellement parisiennes, étiolées, nerveuses, mêlant avec facilité le rire aux larmes.

De sorte qu'un soir où elle avait une de ces crises, je lui dis en riant :

– Vous seriez, j'en suis sûr, ma chère Jane, une excellente voyante.

Jane ne connaissait les voyantes que par mon roman de Basalmo, elle resta donc un instant sans comprendre, ne sachant pas ce que je voulais lui dire.

Je le lui expliquai, et Lorenza l'aida à comprendre ce qu'elle pouvait devenir.

– Essayez ! me dit la douce enfant, je ne réagirai pas contre vous, et je serais même bien curieuse, je l'avoue, de savoir par moi-même ce que c'est que le somnambulisme.

– Vous ne le saurez pas, lui répondis-je, car une fois éveillée, vous ne vous rappellerez pas même avoir été endormie. Donnez vos mains.

Elle les donna.

J'ai une assez grande puissance magnétique, pour dire d'avance, quand je tiens les mains d'une femme, au bout d'une minute que je les tiens, si je l'endormirai, ou si elle me résistera.

Au bout d'une minute, les mains étaient humides, les yeux clignotaient, la tête se balançait d'une épaule à l'autre et je n'avais plus de doute ; l'enfant finit par se renverser sur le dossier du fauteuil ; enfin, trois minutes avaient suffi, pour son complet endormissement.

Je sais bien que je fais un mot qui n'est pas français ; mais la science du magnétisme est

nouvelle. À science nouvelle, il faut des mots nouveaux, et si endormissement n'est pas français, il le deviendra.

Non seulement toutes les femmes ne dorment point mais bon nombre de celles qui dorment ne parlent pas ; enfin, un certain nombre seulement de celles qui parlent atteignent l'état de voyante, pour lequel il faut des conditions physiques très spéciales.

Si Jeanne d'Arc avait eu des nerfs, ce dont je doute en lui voyant manier d'une façon si résolue la lance et l'épée, elle eût été une excellente voyante.

En général, les somnambules hommes ou femmes, non seulement conservent dans le sommeil le sentiment de la famille, mais encore ce sentiment se développe et s'exalte chez eux.

Si on veut les faire entrer dans la voie de la clairvoyance, et les faire voir à distance, il faut d'abord les interroger sur ce qui se passe chez eux.

C'est ce que je fis.

L'enfant eut d'abord quelques difficultés à desserrer les dents ; mais, sur mon ordre, elle parla, et après la seconde ou troisième phrase, du même accent absolument, que si elle eût été éveillée, ce qui était une preuve de son aptitude au sommeil magnétique et à la clairvoyance pendant ce sommeil.

Il pouvait être dix heures du soir : je lui dis de regarder chez elle et de me dire ce qu'elle y voyait.

Elle eut quelques frémissements de paupière, comme si son œil voilé cherchait à voir malgré l'obstacle ; puis, tout à coup, elle me dit avec un accent, qui n'était pas exempt de surprise :

– Je vois !

– Eh ! que vois-tu, chère enfant ?

– Je vois ma sœur et ma mère qui travaillent, les enfants sont couchés ; mais, chose singulière, mon père, que j'ai laissé dans son lit pour venir chez vous, n'y est plus.

– Qu'est-il donc arrivé !

– Je ne sais pas.

– Cherche.

Son front se plissa, elle fit un effort pour m'obéir.

– La femme d'un de ses amis est venue le chercher, dit-elle enfin.

– Pourquoi ?

– Parce que son mari est malade.

– De quoi est-il malade ?

– D'une indigestion.

– Qu'a-t-il mangé ?

– De l'omelette.

Je me mis à rire.

– Es-tu bien sûre de ce que tu me dis ? lui demandai-je.

– Je vois mon père assis auprès de son lit ; il lui donne du thé.

– Sont-ils éclairés par des bougies ou par une lampe ?

– Par une lampe.

– C'est bien, lui dis-je. – Prends une plume et

écris.

« Mon père est sorti à neuf heures de chez nous, il est allé chez Mme Corot, rue Rochechouart, n° 30, qui est venue le chercher, parce que son mari avait une indigestion ; je le vois au quatrième, dans la chambre à coucher de M. Corot : le malade prend du thé que mon père lui verse. »

« Onze heures du soir »

Puis je la réveillai.

Malgré la distance énorme qu'il y a du boulevard Malesherbes à l'ancienne chapelle Saint-Denis, Jane a l'habitude de s'en aller à pied.

Elle fut donc bien étonnée lorsque, après l'avoir réveillée, je lui dis :

– Prends une voiture.

– Pourquoi faire ? demanda-t-elle.

– Pour aller chercher ton père, qui est rue de Rochechouart, n° 30.

– Mais mon père n'est pas rue de

Rochechouart, n° 30, puisqu'il était couché quand je suis partie.

– Oui, mais depuis que tu es partie, il s'est levé, et il est à l'adresse que je te dis.

– On vous a donc écrit de chez nous ?

– Non. Voici, pour l'explication de toute cette énigme, une lettre que tu as écrite pendant que tu dormais ; tu l'ouvriras chez toi.

J'envoyai chercher une voiture par mon domestique. Jane y monta, sa lettre en poche, alla chercher son père, rue Rochechouart, et le ramena chez lui, à son grand étonnement, et, comme il fallait une explication qui fit le dénouement de cette scène incompréhensible, la lettre qu'elle avait écrite pendant son sommeil fut lue en famille.

Le lendemain, elle m'arriva toute éplorée. Sa mère, voyant de la magie dans ce qui était arrivé la veille, lui avait dit que si elle tentait Dieu, Dieu la punirait, et qu'elle mourrait dans le cours d'une de ces expériences.

Comme elle rapportait de l'ouvrage dans mon

quartier, elle avait poussé jusque chez moi, quoique ce ne fût pas son jour. Je lui promis, pour rassurer sa mère et un peu aussi elle-même, de ne plus l'endormir. Je tins parole.

Mais avant que huit jours se fussent écoulés, c'était elle-même qui venait à moi et qui me disait.

– Je viens au nom de ma mère vous prier de m'endormir.

– Comment ! m'écriai-je, au nom de votre mère, vous endormir, vous ? et pourquoi vous endormir ?

– Parce que ma sœur a été enlevée hier soir, et que ma mère espère, puisque je suis si voyante, que je pourrai vous dire où elle est.

III

Je voulus savoir jusqu'à quel point Jane était accessible au fluide magnétique. Je pris un œillet dans un bouquet qu'on venait de m'apporter, je le

magnétisai et je lui donnai à respirer.

Elle s'endormit aussitôt.

Dès qu'elle m'eut assuré qu'elle dormait profondément et qu'elle croyait être bien disposée à voir, je l'invitai à suivre sa sœur, sortant la veille au soir de la maison.

Elle la suivit en effet jusqu'au coin du boulevard, mais arrivée là :

– Attendez, me dit-elle, elle s'arrête pour parler à une de ses amies.

– Comment s'appelle-t-elle ? demandai-je.

– Elle s'appelle Honorine.

– Peux-tu entendre ce qu'elles se disent ?

– Je l'espère.

– Écoute, alors.

– Elle invite ma sœur à venir avec elle au Château-Rouge. Ma sœur lui dit qu'elle n'y a jamais été et résiste, mais Honorine insiste et l'entraîne.

Ma pauvre sœur avait dit vrai, jamais elle n'était entrée dans une salle de bal. La musique,

le bruit, les cris, tout ce mouvement, suivis d'un verre de punch, suffisent pour la griser. Je la vois, dansant le galop avec un homme qu'elle ne connaît pas, et qui est venu parler à Honorine. Puis, comme elle veut s'en aller, parce qu'il est minuit, et qu'elle a peur que papa ne la gronde, Honorine l'invite à venir souper avec elle chez sa mère et promet qu'elle la ramènera à la maison. Ma sœur, qui ne sait plus ce qu'elle fait, cède à cette promesse. Je les vois sortir du Château-Rouge et entrer dans un mauvais petit hôtel garni du haut de la rue Rochechouart. Les deux hommes les suivent. L'un est l'amant d'Honorine, et elle a promis à l'autre de lui livrer ma sœur. Oh ! la malheureuse, ce n'est pas vrai, ce n'est pas chez sa mère qu'elle demeure...

Et alors, s'animant à la vue de tout ce qui se passait et du danger que sa sœur courait, Jane eut une espèce d'attaque de nerfs, au fond de laquelle ma volonté seule l'empêcha de tomber.

Je n'ai jamais vu sur la figure d'aucun artiste une pareille expression de désespoir et de dégoût. Cependant elle finit par se calmer.

Stéphanie, c'est le nom de sa sœur, était parvenue à s'enfermer dans une chambre, avait mis la clef en dedans, et son persécuteur promettait à travers la porte de la laisser tranquille, si le lendemain elle s'engageait à dîner avec lui.

Stéphanie, pour gagner du temps, promit tout ce qu'il voulut.

– Et maintenant que je sais où elle est, dit Jane, éveillez-moi, que je l'aille chercher.

– Auparavant, lui dis-je, et pour ne pas te tromper, regarde avec attention la maison, et retiens le numéro.

– Je ne puis pas voir le numéro, me dit-elle, il a été effacé avec intention. Mais si à mon réveil vous me répétez exactement les détails que je vais vous dire, je le reconnaîtrai.

Et alors, elle me dépeignit la maison : à trois étages, percée de trois fenêtres sur la rue, au rez-de-chaussée, contre les vitres, étaient exposées des photographies. Elle était à gauche, en montant, et vers le haut de la rue.

Je la réveillai ; je lui racontait tout, car, éveillée, elle ne se souvint absolument de rien, de qu'elle a dit ou vu pendant son sommeil.

Puis je lui donnai le signalement exact de la maison, lui offrant de l'y conduire.

Mais elle me refusa obstinément.

– Il y a deux hommes mêlés à tout cela, me dit-elle. Des Anglais, autant que j'ai pu le comprendre à leur baragouin ; je ne veux pas que vous vous exposiez. Seule, je ne courrai aucun risque, on me respectera, et si on ne me respectait pas, je saurais me faire respecter. Dites-moi seulement où je pourrais vous retrouver, si j'avais besoin de vous.

Je dînais rue Pigalle, 10, chez un de mes amis nommé Lagrave ; je lui donnai son nom et son adresse ; elle partit.

Vers huit heures, on vint m'annoncer à table qu'une jeune fille me demandait au salon.

C'était Jane. Elle était consignée à la porte de l'hôtel garni de la rue de Rochechouart, où on avait refusé de la laisser entrer. Elle était alors

allée chercher son frère, qui était militaire, et s'était présentée avec lui à l'hôtel.

Cette fois, on lui avait répondu que les deux dames étaient sorties.

Il s'agissait de savoir où elles étaient allées. Le père de Stéphanie, ignorant encore que sa fille n'était pas rentrée la nuit précédente, on pouvait tout lui cacher, mais si une seconde nuit se passait sans qu'elle rentrât, tout était perdu.

Jane venait me prier de l'endormir, afin qu'elle pût voir où était sa sœur.

Je m'excusai auprès de Lagrave et de ses convives, et je descendis chez M. Bénédict Révoil, qui demeure dans la même maison que Lagrave, et je l'y endormis.

M. Révoil, fort incrédule au magnétisme, voulut suivre l'expérience.

Il assista donc à ce qui va suivre.

Une fois endormie, Jane me dit que sa sœur était chez une fille nommée Augusta, demeurant au quatrième étage de la maison 96 du boulevard de Clichy.

J'envoyai chercher une voiture, et, rencontrant un sergent de ville, je le priai de venir avec nous. Comme tous les sergents de ville me connaissent, celui-ci ne fit aucune difficulté.

J'emmenai donc Jane endormie, et Révoil et le sergent de ville, parfaitement éveillés.

Révoil alla s'informer si Mlle Augusta demeurait bien au 96.

Elle y demeurait ; mais, vers les sept heures, elle était sortie avec deux de ses amies.

Ces deux amies, c'étaient évidemment Honorine et Stéphanie. On ne savait pas où elles étaient allées.

Je le demandai à Jane, toujours endormie.

– Elles ont été, me dit-elle, boire de la bière au café Coquet, où elles ont rencontré les deux Anglais qu'elles ont déjà vus hier.

Nous étions à deux pas du café Coquet. M. Révoil descendit et alla aux informations.

Mlle Augusta était connue au café ; elle y était venue, avec deux amies, à l'heure indiquée, et y avait rencontré les Anglais de la veille. Puis ils

étaient partis tous ensemble pour aller dîner, mais on ne savait pas où.

Cette fois, Jane refusa de donner de nouvelles indications. Le dîner avait lieu, disait-elle, dans le jardin d'un restaurant où il y avait beaucoup de monde. La réclamation ferait scandale. C'était ce qu'il fallait éviter.

– Le moyen ? demandai-je.

Nous étions en face du café Coquet.

– Attendons ici, en restant cachés, me dit-elle. Entre une et deux heures du matin, elles reviendront.

Il était huit heures et demi du soir. C'était cinq heures à attendre.

Je réveillai Jean, et je l'invitai à vaquer à ses affaires pendant ce temps-là ; tandis que nous vaquerions aux nôtres, quitte à nous retrouvez à minuit.

De minuit à une heure, nous nous donnâmes rendez-vous chez Révoil. Quant au sergent de ville, il promit de nous attendre en faisant son service sur le boulevard.

À minuit, nous étions chez Révoil.

Le sergent de ville était à son poste. Nous nous assîmes sur un banc, dans l'ombre, assez éloignés du café Coquet pour voir ce qui s'y passait, sans qu'on pût nous découvrir.

À une heure et demi précise, nous vîmes arriver trois femmes et deux hommes. Jane reconnut sa sœur dans l'une de ces trois femmes.

Elle nous défendit alors positivement de nous mêler à ce qui allait se passer. Cela la regardait spécialement, nous dit-elle.

En effet, elle suivit sa sœur, entra derrière elle, et, au bout de dix minutes, sortit avec elle.

Les Anglais, car c'étaient en effet des Anglais, avaient voulu faire quelque résistance ; mais du moment où Stéphanie avait appris que son père ignorait son escapade, elle s'était jetée dans les bras de sa sœur en criant :

– Emmène-moi.

À deux heures du matin, elle rentrait chez elle saine et sauve, et la famille était rassurée.

Explique ces faits qui pourra, mon devoir

d'historien est de les constater, et je les constate.

IV

L'ordre et la tranquillité étaient entrés dans la famille depuis quelques jours, lorsque l'on reçut une lettre portant le timbre de Nantes.

Le père l'ouvrit.

Elle était d'un oncle habitant Saint-Nazaire, frère de la mère.

Cet oncle avait lui-même une femme et sept enfants..

Sa lettre était désespérante. Sans place pour lui, sans travail pour sa femme et ses enfants, il criait véritablement comme le mourant : – Du fond de l'abîme !

Le père lut la lettre tout haut. Puis, comme le chef de famille, il dit tout simplement :

– C'est un malheur, mais il faut les faire venir.

Et toutes les voix, celles des petits comme

celles des grands enfants, applaudirent à cette détermination.

On était onze, et nous l'avons avoué, on avait bien de la peine à vivre.

On allait être vingt, mais qu'importe ! Ce sont de ces considérations qui arrêtent les riches, mais devant lesquelles les pauvres n'hésitent pas un seul instant.

Par malheur, ce n'était pas le tout de dire : il faut les faire venir.

Par où ? Comment les ferait-on venir ? Le voyage de Saint-Nazaire à Paris coûtait vingt-cinq francs en troisième.

Un seul des enfants, au-dessous de quatre ans, ne payait pas.

C'était donc pour les huit personnes restant, une affaire de deux cents francs.

Je donnai une lettre pour un bon et excellent ami, que j'ai au chemin de fer de l'Ouest, toujours prêt aux bonnes actions, que je lui ai vu accomplir de sa poche plus d'une fois, quand les règlements trop rigides du chemin de fer se

refusaient de plier.

Pourquoi ne le nommerais-je pas ? tous ceux qui le connaissent, l'aiment, ils l'aimeront encore davantage, voilà tout.

Cet ami s'appelle Coindard.

Jane, que je lui avais expédiée, revint avec huit autorisations de ne payer que demi-place, cela faisait cent francs.

La famille de Saint-Nazaire vendit quelques hardes moins nécessaires que les autres, un prêtre protestant donna vingt francs, la famille de Paris en réunit cinquante, et, quatre jours après, frère et sœur, oncle, neveux et nièces, tout ce monde réuni pleurait de joie dans les bras les uns des autres, plus heureux que des riches.

Ils étaient vingt, nous l'avons dit, toute une tribu.

On mena les neuf voyageurs dans la maison de la rue Myrrha, où on loge onze et où il n'y a place que pour quatre.

On avait mis un immense pot-au-feu pour réchauffer tout ce monde, et, ce jour-là, jour de

fête, il y eut du bouillon, du bœuf et du vin pour tout le monde.

Les voyageurs étaient arrivés à quatre heures du matin.

Eux seuls se couchèrent. De cette façon, il y eut de la place dans les lits.

On resta quatre jours ainsi, avant d'avoir trouvé un logement. Enfin, on en trouva un près du Panthéon.

Il fallut s'installer.

Ici, la mémoire me manque volontairement pour dire à quelles ressources on puisa ; mais enfin, bien ou mal, les nouveaux arrivants furent installés.

Huit jours après, toujours grâce à Coindard, un des enfants était placé. Il gagnait quarante sous par jour pour nourrir son père, sa mère et ses six frères.

Sa sœur, âgée de vingt ans, trouva une place chez une couturière et gagna de son côté deux francs. C'était déjà près de dix sous par personne.

Vous voyez bien que Dieu n'avait pas tout à

fait de la pauvre famille détourné les yeux.

Mais pendant qu'il regardait en souriant la famille du Panthéon, il avait détourné les yeux de la famille de la rue Myrrha : la maladie en avait profité pour rentrer plus acharnée dans la maison.

Nous avons parlé d'un petit frère malade et grelottant dans un coin.

Ce petit frère est âgé de treize ans. Je vous ai promis un tableau de misère, et de misère honorable : je vais vous le faire, et complet.

D'où lui venait cette maladie ? Nous allons vous le dire.

Il y a quatre ans que le malheureux enfant, au lieu d'aller à son école gratuite, était, par un froid de quatre ou cinq degrés, allé jouer au bord du canal. Il tomba à l'eau, faillit se noyer et fût sauvé par miracle. Mais, nous l'avons dit, il avait fait l'école buissonnière ; au lieu de revenir à la maison et de se réchauffer près d'un bon feu, en supposant toutefois qu'il y eût du feu dans la maison, attendit sur une borne, où ses habits se glacèrent à son corps, que l'heure de la sortie de

l'école sonnât, et à sept heures il rentra, transi, mourant, à moitié gelé.

À partir de ce moment, il demeura pendant sept ou huit mois dans un état maladif, mais sans que rien se déclarât. Au bout de ce temps, deux maladies firent éclater leur symptômes ; une hypertrophie du cœur et une phtisie pulmonaire. Un peu de mieux pendant un mois ou deux avait écartés les médecins ; une rechute, qui eut lieu le surlendemain du jour où l'oncle était installé dans son appartement du Panthéon, nécessitait d'appeler un nouveau docteur.

Celui-ci, sans promettre la guérison, donna plus d'espérance que les autres ; seulement, il ordonna des bains de lait.

Les pauvres parents écoutèrent l'ordonnance la tête basse ; ils n'avaient pas osé demander au médecin s'il n'y avait pas quelque médicament moins coûteux qui équivalût à celui-là ; mais une fois le médecin sorti, ils se regardèrent.

– Des bains de lait ! Combien allaient coûter des bains de lait ?

On envoya chercher une baignoire, la plus petite qu'on pût trouver, et qu'on loua moyennant trois francs par mois, puis on alla chercher la laitière, on mit l'enfant dans un bain d'eau tiède et l'on mesure, d'après les litres d'eau tiède, ce qu'il faudrait de litres de lait.

Il en faudrait cinquante litres ! cinquante litres de lait coûtent dix francs.

On supplia la laitière de faire l'avance du premier bain. On avait pour la nourriture de la journée trois francs en tout dans la maison.

Les parents désespérés se demandaient comment faire ? L'enfant pleurait, et disait – il me faut des bains de lait pour me guérir ; je ne veux pas aller dans la terre avec ma sœur, il fait trop froid.

Jane avait quelques pratiques en retard. Il lui était dû une centaine de francs. Elle sortit, courut à pied par tout Paris, fit quatre ou cinq lieues ; elle rentra avec vingt et un francs ; elle n'avait pas voulu distraire six sous pour prendre un omnibus ; il y avait deux bains assurés et vingt sous à ajouter aux trois francs que possédait déjà

la maison.

V

Grâce aux soins assidus dont il était l'objet, l'enfant alla un peu mieux.

Les bains de lait parurent le soulager, et on ne les regretta point.

Mais la maladie n'avait fait que quitter un instant la rue Myrrha, pour aller frapper plus terrible à la porte de la maison du Panthéon.

L'oncle de Nantes fut attaqué à son tour d'un mal terrible.

Le malade lutta sans se plaindre pendant deux ou trois jours.

Enfin, sa femme se décida à aller à la mairie chercher un médecin.

Sans doute l'avait-on dérangé dans un moment où il était de mauvaise humeur, car il arriva fort maussade ; il regarda autour de lui, vit le

dénuement des chambres, la pauvreté de ceux qui les habitaient, examina le malade et dit :

– Les médicaments nécessaires à la maladie de cet homme coûteront trop cher pour que vous puissiez vous les procurer ; d'ailleurs, il n'en a pas pour longtemps. Envoyez-le à l'hospice.

On insista. Il fit une ordonnance, mais ne revint pas.

Un second médecin vint.

Celui-ci n'était pas le médecin des pauvres ; il fit une ordonnance, partit, ne revint pas et, trois jours après, envoya demander le prix de sa visite.

C'est triste à dire, mais la vérité est presque toujours triste ; ce que nous pouvons faire pour ces deux hommes, c'est de ne pas les nommer, mais au besoin nous les nommerions.

Femme et enfants pleuraient, il n'y avait plus qu'à laisser mourir cet homme condamné par deux médecins, lorsque la Providence fit encore des siennes.

La famille des environs du Panthéon, pour ne pas l'attrister, n'avait rien fait dire à la famille de

la rue Myrrha.

Jane vint chez moi à son jour et à son heure.

Ce soir-là, cette heureuse idée me vint de l'endormir.

Comme toujours, je lui ordonnai de regarder chez elle.

Bien des fois je sus ainsi sur sa famille de douloureux détails, qu'elle ne m'eût peut-être pas donnés éveillée ; mais au lieu de m'obéir :

– Envoyez-moi plutôt chez mon oncle, me dit-elle, je crois qu'il a besoin de moi.

Je l'y envoyai, en esprit bien entendu.

– Ah ! mon dieu ! dit-elle, mais il est mal, très mal, mon pauvre oncle, comment ne savons-nous pas cela ? éveillez-moi donc, et que j'aille le voir tout de suite.

Je la réveillai, elle prit une voiture et trouva son oncle au plus mal, si mal qu'elle passa sa nuit à le veiller, après avoir fait prévenir sa mère par un des enfants.

Le lendemain, à neuf heures du matin, elle

était chez moi, et me racontait en pleurant l'histoire des deux médecins.

– Attends, mon enfant, lui dis-je, je vais te donner une lettre pour un des premiers docteurs de Paris ; celui-là ne trouvera pas la maison trop pauvre et soignera ton oncle comme s'il s'appelait Pereire ou Rothschild.

Et je lui donnai une lettre pour mon bon, mon vieil, mon excellent ami, le baron Larrey, que je croyais toujours au Val-de-Grâce.

Il n'y était plus depuis dix ans, ce qui prouve qu'on peut s'aimer de tout cœur, sans se voir souvent. Mais, au Val-de-Grâce, on lui donna l'adresse de son hôtel et elle revint du Val-de-Grâce à la rue de Lille, 59.

La baron n'était pas chez lui, Jane laissa la lettre.

À huit heures du soir il rentra.

À l'instant même, il monta en voiture et se fit conduire à la maison du malade.

Lui, ne regarda ni les tapisseries, ni l'ameublement ; il ne regarda que l'homme

couché sur un lit de douleurs près duquel priaient sa femme et ses huit enfants.

Il examina le malade avec cette profonde attention du cœur, que j'ai vue chez si peu d'hommes exerçant la médecine, puis il laissa une ordonnance ; et le même soir il m'écrivit :

« Mon cher Dumas,

« J'ai vu votre homme, il est bien malade. Je ne peux encore répondre de rien, mais je le mets entre les mains du plus habile de mes jeunes amis, du docteur Villemin.

« Croyez-moi toujours votre bien fidèle ami,

« Baron Larrey. »

Monsieur Villemin reprit le malade des mains de Larrey et fit un miracle.

Atteint d'une pneumonie double, le mourant, traité par la morphine et le musc, fut sur pied au bout de huit jours.

Ce fut une si grande joie dans la famille que

l'on remit sur le poêle le même pot-au-feu qui avait fêté l'arrivée, et que l'appartement de la rue Myrrha revit à la même table les vingt convives, buvant à la santé du baron Larrey et de M. Villemin.

Que cette santé porte ses fruits, et qu'ils vivent longuement, ces dignes apôtres de la science !

*

Mercredi dernier, à neuf heures du soir, l'enfant, malgré les soins les plus assidus, rendit le dernier soupir.

Il est allé rejoindre sa sœur dans cette terre si froide et si humide sur laquelle il craignait tant de se coucher. Hélas ! pour le second enterrement, la famille était aussi pauvre que pour le premier.

J'écrivis un mot au général Fleury, qui m'avait dit de penser à lui dans ces sortes d'occasions !...

Il donna 100 francs.

– Merci.

Sources :

Alexandre Dumas, *Jane*, Paris, Michel Lévy Frères, Éditeurs, 1866. *Nouvelle édition.*

Alexandre Dumas, *Nouvelles contemporaines,* Éditions POL, 1993.

Table

5 Un coup de feu.

37 Le faiseur de cercueils.

66 Don Bernardo de Zuniga.

116 L'armoire d'acajou.

149 Le dévouement des pauvres.

Cet ouvrage est le 867e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.